

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

VINGT-SEPTIÈME NUM^o 20

OCTOBRE 1885

MONTREAL :

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30, RUE ST. GABRIEL

1885

Permis d'imprimer :

† EDOUARD CHS., Ev. de Montréal.

NORD-OUEST.

ANNALES DE L'ÉTABLISSEMENT DES SOEURS GRISES A L'ILE A LA CROSSE.

SECONDE PARTIE (1).

HOSPICE ST-JOSEPH, ILE A LA CROSSE,
5 janvier 1885,

Très Honorée Mère,

Puisque vous désirez la suite des Annales de notre mission de l'île à la Crosse, je m'empresse de satisfaire à votre désir et je reprends avec plaisir ma monotone et insipide narration, laissée en décembre 1873.

Dès le 5 janvier, (1874), ma Sœur Marguerite-Marie et moi allâmes au Fort, avec toutes nos petites filles, offrir à monsieur McMurray et à sa dame nos souhaits du nouvel an. Ce bon monsieur, toujours gracieux et poli, nous reçut avec beaucoup de courtoisie ; il distribua des bonbons aux enfants, qui ouvraient de grands yeux sur ce don. "Quoi ! disaient-elles, des bonbons pour toutes nous autres ! Quelle fête !" C'est une chose si rare au pays que des bonbons ; on le croira sans peine, puisque nous n'avons pas de pain. Après cette distribution sucrée, nos petites filles se rendirent chacune chez leurs parents pour y passer le reste du jour.

Madame McMurray nous offrit le dîner. Nous l'acceptâmes avec plaisir ; mais monsieur notre bourgeois, pensant que des religieuses refuseraient de manger avec lui, s'absenta.

Sur la fin de janvier, les dévoués Frères Nemoz et Paul partirent pour aller au chantier, afin d'équarrir du bois pour construire une étable et pour faire en même temps du bois

(1) Pour la première partie, voir les "Annales de la Propagation de la Foi," No. 23, p. 166, et No. 24, p. 195.

de chauffage. C'est tout une difficulté de se procurer cet article aujourd'hui. Nos bons Sauvages, se campant le plus près possible de la Mission, détruisent, sans y regarder, tous les arbres ; et ceux qui se fixent à la Mission font de la terre neuve pour cultiver, de sorte que, sur la pointe de l'Ile que la Mission occupe, il n'y a plus que des saules. Ces infatigables Frères nous revenaient, après une semaine de dur travail, le visage *brûlé* par le froid, le vent et la neige.

Dans le cours du mois de février, le Frère Bowes, le grand architecte de notre nouvelle maison, invita les enfants à aller jouer à la maison neuve. Il faisait grand froid. Nous vidons notre garde-robe pour couvrir du mieux possible nos petits sauvages, et nous partons. A peine étions-nous au début de ce gai congé, qu'un message nous arrive. Notre présence était requise, pour la réception de dame McMurray, qui venait se distraire, avec son jeune fils, de l'absence de son mari, parti pour le Fort Carlton depuis quelque temps. Il fallait dire adieu au congé et à la maison neuve, et reprendre la route du vieux chez nous. La visite de cette bonne dame, d'une simplicité charmante et d'une politesse exquise, nous fut très agréable. Que n'est-elle catholique ! Si vous la voyiez se recueillir avant et après le repas pour rendre grâces à Dieu ! C'est à jeter dans la confusion. Et il faut l'entendre expliquer à son petit John la mort de Jésus en croix.....

Le 18 février, mercredi des Cendres, nous entendons, au milieu du silence de ce jour, un cri perçant parmi nos enfants : " Les lettres ! les lettres ! " Ah ! c'est que l'arrivée des lettres, dans notre pays, équivaut à un événement. Nous nous avançons pour voir le courrier, mais déception ! c'était tout simplement les deux hommes que l'on avait envoyés au devant de M. McMurray. Le courrier n'arrivant pas, ce bon monsieur renvoyait ses hommes, pendant que lui-même l'attendait à Carlton. Le temps nous parut long.

Le 26, par un temps magnifique, nous allâmes au Fort rendre visite à dame McMurray, qui était souffrante depuis quelques jours. Nous n'étions pas encore rendues au Fort, que nous apprenons l'arrivée du courrier. Nous nous hâtons d'entrer dans la première maison qui se rencontre sur notre route, pour laisser passer les traîneaux et éviter la foule ;

car, à l'arrivée du courrier, tout le monde accourt pour avoir sa part de nouvelles. La foule écoulée, nous réclamons à notre tour les lettres à notre adresse, mais M. McMurray, avec son obligeance ordinaire, avait eu l'attention, en passant, de les laisser à la Mission. Nous retournâmes en toute hâte. Qu'on nous pardonne cet empressement, cette curiosité, tout ce que l'on voudra. Dans le pays, c'est une chose permise, et tout le monde trouve cela correct. La preuve, c'est que nous apercevons, dans le lointain, un traîneau et des chiens. C'était le R. P. Legeard, qui, pour calmer l'empressement de celles de nos Sœurs qui étaient restées à la Mission, nous envoyait chercher; car nous étions à pied. Achéons notre aveu, en disant que le trajet nous parut doublement long. Enfin, nous franchissons la distance pourtant, et les cachets se rompent. Chacune reçut avec bonheur sa part d'amitiés et de souvenirs. Deux jours suffirent à peine pour prendre connaissance de toutes ces bonnes lettres : car, entre Sœurs, tout est commun.

Vers la fin de ce mois, le R.P. Legeard, qui souffrait depuis longtemps de dardres vives sur les deux jambes, venait réclamer hospitalité à l'Hospice pour y suivre un petit traitement. Dès le lendemain, ce bon Père tenta de dire la Ste-Messe, mais ses jambes refusèrent de le porter. Il n'eut cette consolation que le saint jour de Pâques; et quoique souffrant au même degré, il voulut, dans l'après-midi, se rendre jusqu'à l'harmonium, pour y accompagner le Salut.

Le 6 Avril le R. P. Legoff chaussait ses raquettes et partait pour aller donner une petite Mission aux Sauvages du Lac Fret. Il vint se recommander aux prières; car il allait déclarer une guerre acharnée contre l'enfer. En effet, le démon régnait en souverain sur ces pauvres gens baptisés, priant encore un peu, mais indifférents et fréquentant peu, ou point, l'Eglise et l'homme de la prière.

Quelques jours plus tard, deux Montagnais venaient en toute hâte chercher un Père pour un malade à toute extrémité. Par bonheur que ce pauvre malade parlait le Cris. Le P. Doucet, qui entendait cette langue, chausse à son tour ses raquettes, et part pour aller porter secours à cette pauvre âme. Le zélé missionnaire arrive auprès de lui dans la nuit. Ami

sé de fatigue par une si longue marche. Comme il avait encore sa connaissance, il put le confesser. Il lui donna ensuite l'Extrême-Onction, puis il expira !

Que le Bon Dieu est bon et qu'il aime les enfants des bois !

Le dernier jour d'Avril, comme nous ne faisons pas ici l'ouverture publique du mois de Marie, nous nous réunîmes à 7 heures du soir, avec nos enfants et les personnes de la maison, dans l'une des classes des élèves, au pied d'une Statue de notre divine Mère, décorée du mieux possible. Les enfants, pleins de bonheur et de piété, s'agenouillèrent devant l'image de cette mère du Ciel et chantèrent avec entrain : " C'est le mois de Marie." Nous priâmes ensemble : plus d'une larme fut recueillie par cette douce Mère et nos communs vœux s'élevèrent vers le Ciel pour ces chers enfants, que nous nous efforçons de civiliser, au prix de tant de sacrifices !...

Le 1er Mai, le bon Frère Bowes attelait sur la charrue ses bœufs décharnés et commençait à labourer. L'inondation ayant empêché de faire une récolte suffisante de foin pour l'hivernement de nos pauvres bêtes, nous nous vîmes dans la nécessité d'en tuer quelques-unes pour pouvoir nourrir les autres. Sur le petit nombre que nous gardâmes, deux moururent au printemps, faute de nourriture suffisante. Elles avaient passé l'hiver à la ration d'un mauvais foin ; elles étaient tellement affaiblies que les bons Frères étaient obligés d'aller tous les jours les aider à se lever ; enfin deux succombèrent...

Dans la première quinzaine de mai, le cher Frère Bowes, travaillant sans cesse à notre maison neuve, n'ayant pas de chaux pour les enduits, s'avisa de construire un four à chaux : grande entreprise, que le Ciel bénit et couronna d'un plein succès ! Après la bénédiction solennelle de ce four, le R. P. Legeard, plein de confiance, et invoquant les Saints, y mit le feu. Ce feu dura 7 jours, à l'expiration desquels ce bon Frère put constater qu'il avait réussi au delà de ses espérances. En creusant pour asseoir les bases de ce four on trouva les ossements d'un corps humain. Tout auprès un *cassot* d'écorce, avec six outils pour préparer les peaux, dont trois en fer et les trois autres en os, avec un petit paquet de rassades.

C'était probablement une femme infidèle qui ne connut jamais le bienfait de la régénération. Nous sommes au 13 mai, la glace encore intacte porte nos bœufs avec leurs charges, comme en janvier. Ma Sœur Senay, qui passe son premier printemps au Nord, s'épuise en exclamations. Quoi ! à la mi-mai, tout est en fleurs au Canada, tandis qu'au Nord, nous pouvons encore patiner sur la glace, si ça nous plaît...

Mais au lieu de prendre des patins, cette bonne Sœur s'en fonçait dans le bois, avec notre dévouée fille Josephite et une orpheline, pour faire provision d'eau de bouleau laquelle étant fermentée produit un excellent acide.

Le 21 mai, nous préparons avec soin 40 minots de patates que, en priant, nous confions à la terre. Cette semence à demi pourrie nous faisait craindre l'inutilité de nos peines. C'était l'heure de dire avec l'Apôtre: " Je sème, je plante, Apollon arrose, mais le Seigneur donne l'accroissement "...

Le 30 mai, un samedi, le temps se montrant propice, le R. P. Legoff, les Frères Bowes et Nemoz, ainsi que les engagés partaient pour aller chercher les *cageux* de bois, échoués à la Pointe des roches. Ainsi vous voyez que les missionnaires sont de toutes les professions et de tous les métiers. Il était 4 heures du soir. Nous entrons à l'Eglise pour le Salut du S. Sacrement. Nous prions la Très Sainte Vierge de leur venir en aide. En effet, sur les 7 heures, un cri de joie se fait entendre. C'étaient nos dévoués et infatigables missionnaires. Nous nous rendons au rivage et nous les saluons. Mais nouvelle difficulté, l'eau est trop basse en certains endroits et trop haute ailleurs: Ils sont obligés d'attacher les *cageux* avec des câbles, afin qu'ils ne s'en aillent pas à la dérive. Le lundi suivant, par une pluie battante et un gros vent d'ouest, le Frère Nemoz, l'eau jusqu'à la ceinture et par fois jusqu'au cou, halait, une à une, les pièces de ce bois. Ce dur travail dura plusieurs jours, le bon Frère avait les mains tout ensanglantées. Après ce pénible travail, il retourna à la Pointe des roches, pour chercher ses outils restés en cet endroit. Excédé de fatigue, il se jeta au fond de sa petite embarcation et, s'abandonnant au gré d'un vent favorable, il s'endormit bientôt. Arrivé près de la Mission il fallait tourner la petite barge ; la manœuvre manqua, le bon Frère dor-

maît. Le frère esquif prend le large, s'avance vers la grosse île. Nous étions à laver le linge au bord du lac. Voyant baloter la barge au gré du vent et personne pour la gouverner, nous en fûmes effrayées, pensant que le bon Frère, après une fatigue si grande, aurait pu être frappé d'apoplexie comme jadis. Nous appelons le Frère Grézaud qui sauta dans un canot et fendant les eaux saisit bientôt l'embarcation. A ce moment le Frère endormi se réveilla et constata avec étonnement le danger qu'il avait couru. Il en fut quitte pour une kyrielle de reproches sympathiques reçue au rivage.

Nous en étions à la clôture du mois de Marie. Pour exciter davantage la dévotion à la Ste-Vierge parmi nos enfants, nous fîmes une petite procession avec la statue de la bonne Mère. Quatre petites filles, vêtues de blanc, portèrent l'image de notre Souveraine dans leur cour de récréation, où elle fut définitivement placée. L'une d'elles fit l'acte de consécration au nom de ses compagnes, et, après de pieuses prières, elles chantèrent : « Jour mille fois heureux. » Depuis lors, nos enfants n'ont jamais manqué d'aller chaque jour, sur la fin de la récréation, faire une petite prière à notre Sainte Mère et lui demander sa bénédiction. Bien plus, elles nous demandèrent la permission de placer quelques médailles de la Ste-Vierge dans le bois où elles dirigeaient habituellement leur promenade d'été, afin d'en faire comme un lieu de pèlerinage.

Il n'y avait pas jusqu'à nos plus petites filles qui prenaient goût à la piété, et qui, dans l'occasion, en donnaient des marques. Un jour, une Sœur ayant laissé par oubli, sur une table, un petit reliquaire d'ossements de Saints, qu'elle portait habituellement sur elle, l'une de ces petites à l'œil noir, vif et perçant, s'approche et considère, sans beaucoup comprendre, cet objet nouveau pour elle. Bientôt la curiosité s'empare de toutes ces chères enfants, qui, elles aussi, veulent voir et toucher ce mystérieux objet. Craignant le contact de cette petite bande curieuse, la plus fine, et probablement la plus instruite, leur dit d'un air mêlé de respect timide : *Touche pas, c'est les araches du Bon Dieu !...* et toute la petite troupe de se retirer. Le 1er Juin s'ouvrait la mission des *Cris*, peu nombreux, mais fervents chrétiens. Leurs exercices se firent dans notre chapelle. Tout sales et déguenillés qu'ils nous

paraissent, que de belles âmes parmi ces chers Sauvages ! Que c'est édifiant de les voir agenouillés et offrant leurs prières au Grand Maître de la vie. Cette tribu chante comme les autres sauvages, mais si lentement qu'ils semblent exhaler le dernier soupir; cependant ils sont impassibles et, sans se déranger le moins du monde, ils se reprennent l'instant d'après. Le dimanche, tous ces bons sauvages recevaient le pain qui rend le cœur fort; et le lundi, heureux et contents, ils chargeaient leurs canots, embarquaient leurs femmes et leurs enfants et prenaient le large pour chercher leur vie. Ils mouraient de faim ici, le poisson manquait absolument.

Le 8 juin, c'était le tour des Montagnais. Ils étaient en petit nombre; mais, quelques jours plus tard, nous voyions arriver une trentaine de canots: c'était du renfort. Cette fois, nous ne voyions qu'une tête dans les canots, hommes, femmes et enfants.

C'est toujours une nouvelle édification pour nous de voir tous ces sauvages prier avec tant de ferveur et s'imposer tant de sacrifices, jeûner la plupart du temps, pour avoir le bonheur de prendre part à la mission.

Le 15 Juin, nous commençâmes le grand ménage de notre nouvelle maison qui, sans être complètement achevée, nous permettait cependant de commencer le nettoyage des appartements qui avaient reçu l'enduit. L'automne précédente, le bon Père Villeneuve, du Séminaire, nous avait donné de la peinture. Nous l'employâmes avec actions de grâces, pour les chassiss, le plancher de haut de la chapelle et les portes extérieures. Nous avions reçu en outre à la mission 110 lbs d'huile *chiteck*. Nous fîmes au moyen d'une terre rouge broyée, apportée par les Sauvages, une espèce de teinture, qui fut appliquée fort à propos sur nos cloisons de bois nu. Enfin le 10 août, le tout étant approprié à peu près, nous prenions définitivement possession de notre nouvelle maison. Nous étions sur pied depuis 4 heures du matin pour procéder à notre installation. Nous cédions à regret notre ancienne maison aux R. R. Pères, et ceux-ci laissaient la leur aux enfants pour la classe, sous le patronage de notre Dame du Sacré Cœur. Nous arrivions donc à transporter en un jour le ménage de trois maisons et à remettre tout à l'ordre autant que possible.

La bénédiction de la maison eut lieu à 5 heures du soir, par le R. P. Legeard, et fut mise sous le patronage de St. Joseph, d'après une promesse faite par S. G. Mgr Grandin le soir même de l'incendie du 1er de mars 1867, jour néfaste où notre maison fut réduite en cendre, en moins de deux heures, comme je l'ai mentionné plus haut.

Cette nouvelle demeure nous paraissait relativement spacieuse : c'était un petit château. Elle mesurait 48 pieds de longueur, sur 34 de largeur. Construite en grande partie par le dévoué Frère Bowes, qui l'avait arrosée de ses sueurs et sanctifiée de ses prières, cet humble Frère n'était pas mêm à la bénédiction. Il était, dans son humilité ordinaire, occupé à installer nos petits orphelins dans leur nouvelle demeure. Son absence n'empêcha pas notre reconnaissance de prononcer son nom et d'élever notre humble prière vers le ciel pour ce digne et saint religieux. Que le Seigneur, riche en faveurs et en dons, comble cet humble Frère, et tous ceux qui ont contribué, comme lui, à notre établissement, de ses divines bénédictions !

Le lendemain, 11, nous eûmes la consolation d'avoir la Sainte Messe pour la première fois dans notre chapelle. Elle fut dite par le R. P. Legeard. Après avoir poursuivi, avec émotion, le *Veni Creator*, nous chantâmes avec bonheur l'hymne de la reconnaissance. Les jours qui suivirent notre installation à la maison neuve, furent employés à mettre tout à l'ordre et même à faire quelques petites améliorations. Il fallait bien aussi songer à la maison destinée à la classe des enfants, laquelle requérait un grand nettoyage, avant d'être habitable. Nos soins s'y portèrent et tout fut approprié convenablement. Nous achevâmes le blanchissage et le lavage sur les 10 heures du soir. Accablé de fatigue, nous nous jetons sur nos lits, et le sommeil ne tarda pas à venir. Deux heures étaient à peine écoulées, que nous nous éveillons au bruit d'un tonnerre effrayant. La pluie tombait par torrents. La couverture de cette vieille maison, étant toute détériorée, l'eau pénétra bientôt à l'intérieur et tout fut inondé. Adieu beaux murs fraîchement blanchis, au prix de tant de fatigues ; adieu belle propreté qui reluisait partout ; voilà que l'eau ruisselle de toutes parts et sillonne de raies blanches nos

murs si propres.....N'importe, il y a encore de l'eau pour laver et des bras pour travailler. C'est notre thème de consolation, nous le suivons. Et malgré le tonnerre qui gronde nous nous mettons à l'abri de l'inondation, et nous nous rendormons. Le lendemain, de grand matin, nous recevons la visite de nos Sœurs de la maison neuve qui nous offrent leurs condoléances pour le dégât causé par l'orage. Les bons amis font du bien au cœur.

Le 21 août fut un jour de joie pour toute notre petite famille. Ah ! c'est que le Divin hôte devait venir prendre possession de son humble trône et demeurer désormais avec nous. Dès la veille au soir, notre modeste chapelle était ornée de sa plus riche parure ; tous étaient dans la joie. Dès l'aurore de ce beau jour, le R. P. Moulin, nouvellement arrivé de Carlton pour remplacer le R. P. Legeard, malade, nous donna la Ste-Messe et nous laissa par ordre de Monseigneur Grandin Celui qui fait notre vie et notre force. Désormais, nous vivrons, le jour et la nuit, sous l'œil de notre Divin Maître.

Mais, en pays de mission, nous ne perdons guère de vue l'horizon du sacrifice. Au milieu de notre joie, nous apprenons avec peine le rappel du Frère Bowes au Lac Vert. Ce Frère dévoué et toujours bon n'avait cessé, tout le temps qu'il passa à la Mission, de nous donner des preuves de sa charité et de son dévouement sans bornes, travaillant sans cesse à améliorer notre position par ses industries et ses soins, ne sachant refuser personne, se faisant aimer de tous, se dépensant au service d'un chacun, sans calcul comme sans ménagement. La maison dont nous venions de prendre possession était son œuvre. Il l'avait élevée au prix de ses sueurs et de son dur labeur. Ne devait-il pas au moins jouir un peu de notre jouissance ? Non ; l'obéissance l'appelle ailleurs ; il part... Nous le vîmes s'éloigner de nous le cœur gros d'émotions, et accompagné de nos prières.

Le 13 septembre, le R. P. Moulin avertit les parents, à l'issue de la Messe, que la classe pour leurs enfants recommencerait dès le lendemain. Nous avons été forcées de donner de longues vacances aux enfants, car la pêche manquait.

Le poisson étant devenu un peu plus abondant, les enfants étaient rappelés. Ils répondirent tous à l'appel avec bonheur. Ils avaient hâte de reprendre leurs petites études, d'autant qu'ils allaient se réunir désormais dans une maison pour eux seuls toute fraîchement réparée, grande et confortable. Tous ces petits sauvages étaient heureux et contents : bonheur que partageaient leurs maîtresses. Le lendemain, donc, 14, après avoir consacré nos enfants au Sacré Cœur, notre couvent étant sous la protection de Notre-Dame du Sacré Cœur, nous commençâmes notre œuvre de patience. Notre chère Sœur Langelier fut chargée de la classe française pour les plus petits enfants. Elle ne doit pas l'avoir oublié...

Le 28 au matin, nous nous dirigeons vers le champ de patates pour récolter ce que l'inondation n'avait pas détruit. Deux jours de travail suffirent. Sur quarante barils de semence, nous n'en récoltions que 86. Les plus grosses étaient comme des œufs. Nos légumes, si soigneusement cultivés, nous rapportaient 3 barils de choux de Siam, 3 de carottes et quelque peu d'oignons. Nous avions confié notre semence à la terre, en priant ; mais, malgré notre prière et nos travaux, nous ne récoltons presque rien. Que Dieu en soit béni ! Si nous acceptons les bienfaits de notre Père Céleste, pourquoi n'en accepterions-nous pas aussi les privations ?.....

Ces jours derniers, le bon Frère Labelle, charroyant avec un jeune bœuf, faillit se faire tuer..... Ce bœuf indompté ayant pris la peur, jeta ce pauvre Frère entre une clôture et son tombereau. Il le pressurait littéralement. Des hommes occupés à terminer un petit lavoir, non loin de là, accoururent aux cris du pauvre Frère, qu'ils trouvèrent étendu par terre, éprouvant d'atroces douleurs dans les reins et le côté gauche et respirant à peine. Le Frère Paul, arrivé le premier, voulut charger ce pauvre blessé sur ses épaules. Impossible ; le moindre mouvement redoublait l'intensité de ses douleurs. Le Frère Némoz venant au secours, ils prirent ce pauvre blessé à bras et purent, à pas lents, le conduire à l'infirmerie, sans parole et presque sans connaissance. Par bonheur, il n'avait aucune fracture, et l'avait échappé belle.... Après quelque temps de soins et de repos, ce bon

Frère put se remettre au travail, mais avec précaution, car il ressentait, au moindre effort, une douleur aigue au côté.

A peine ce bon Frère était-il guéri, que le Frère Paul faillit à son tour être victime de ce furieux animal. Ce Frère portant un baril de grains sur ses épaules, se dirigeait vers la cour de l'étable, quand, tout à coup, il se sent attaqué, renversé et roulé dans la neige par ce bœuf cruel. Il appelle au secours, mais il n'est pas entendu. Il se recommande avec ferveur au Sacré Cœur, et s'abandonne, sans se défendre, aux caprices de cette bête furieuse, qui le roule en tous sens comme un homme mort. Après lui avoir servi de jouet pendant quelques moments, qui lui parurent des heures, il le laisse... Ce pauvre Frère, revenu de sa stupeur, sans aucune blessure, mais brisé par tout son corps, eut le courage de continuer sa besogne avant de revenir à la maison. Enfin, un troisième, à quelques jours de là, ayant été jeté par terre et roulé à fantaisie par ce furieux animal, il fut décidé qu'il serait fusillé. Une balle lui traversa la tête : tout fut fini.

Quoiqu'accablées d'ouvrage et vivant de privations, nous terminons cette année, 1874, heureuses et contentes. Nous vivons dans une bonne entente ; nous nous comprenons, nous nous aimons. Le surcroît de travaux occasionné par la translation de nos maisons, joint à de nouvelles privations, a fatigué la santé des Sœurs et celle de nos chères Franciscaines. Il faut avouer, en effet, que notre carême a été bien long cette année. Jusqu'à l'année dernière, nous avions toujours eu une petite galette à chaque repas, mais comme le blé a manqué l'été dernier, nous avons dû réduire notre petite ration à deux galettes par jour. Arrivé à Pâques, notre provision se trouvait totalement épuisée, il fallut dire adieu à nos petites galettes noires, que nous savourions comme des gâteaux. Quand il plaira au bon Dieu de nous en donner de nouveau, nous l'en remercierons de tout notre cœur, comme nous nous soumettons de toute notre âme aux privations qu'il nous impose. Nos bonnes Franciscaines, Marcelline et Angélique, cette si bonne Angélique, font notre consolation. Toujours et partout la part du travail le plus pénible devient leur partage. Leur piété, leur vertu contantes, nous font bénir incessamment la Divine Providence de nous avoir si bien partagées !.....

Cette année encore la rareté du foin nous obligea de réduire le nombre de nos animaux, déjà diminué l'année dernière. Deux bœufs de travail, deux vaches et deux veaux furent retranchés de notre petit troupeau par la mort. Il ne nous restait plus que quatre vaches à lait, sur douze que nous avions eues les années précédentes. Que faire ? le fourrage manquait..... Ces six animaux nous fournirent de la viande fraîche, et nous donnèrent, en outre, 150 livres de suif, vraie richesse pour le pays ; 60 livres de résidu furent conservées pour remplacer le beurre, bien rare cette année, puisque nous n'en avons que 30 livres pour passer l'hiver.

La Divine Providence venait aussi à notre secours par l'intermédiaire du bon M. McMurray. Ce généreux bourgeois offrait en présent un beau baril de sucre et 10 livres de thé. Cette Providence ne pouvait venir plus à propos, nous n'avions plus à la mission un grain de sucre pour les malades. Ce bon monsieur est d'une générosité toujours croissante pour nous. Sa dame, dont la discrétion égale l'amabilité, nous visite de temps en temps. Elle agit avec nous comme une sœur. Son jeune fils, âgé de 4 ans, vient à nous comme l'un de nos enfants. Une fois entré au couvent, il ne veut plus en repartir. C'est toujours une scène au moment du départ ; à tout prix, il veut rester avec nous. Pauvre petit, s'il connaissait la ligne de division établie entre ses futures croyances et les nôtres!.....

Monseigneur Grandin adressait aux RR. Pères de son Diocèse, dans le cours de cette année, une lettre si émouvante, qu'il me semble comme impossible de n'en point extraire cette partie : "Aujourd'hui, dit Sa Grandeur, nous apprenons de bien tristes nouvelles sur nos pauvres habitants des prairies. Les métis auraient pu résister, grâce aux provisions qu'ils avaient faites en automne, mais les Cris affamés sont tombés sur leur camp. Ces derniers étaient réduits à manger leurs chevaux et leurs chiens morts de faim ; bien plus, à manger les cadavres des loups et des chiens empoisonnés. La faim les a forcés d'aller plus loin : ils trouvaient dans la prairie les ossements des buffalos tués en automne, que les loups avaient traînés et rongés, ils les broyaient, les faisaient bouillir et entretenaient leur vie,

“ au moyen de ce bouillou. Ces têtes de buffalos que les
“ loups mêmes respectent, ils les faisaient griller, et en dévo-
“ raient la peau gâtée. Si, dans la prairie, ils apercevaient
“ quelques corbeaux réunis ils allaient aussitôt leur disputer
“ leur proie dégoûtante. Le jeûne ne les a pas fait seulement
“ souffrir, mais le froid a été des plus piquants tout l’hiver.
“ Nous avons eu des tempêtes de neige et de vent qui ont
“ duré des semaines entières. On cite quinze Assiniboines
“ qui ont trouvé la mort dans ces gros mauvais temps et trois
“ Cris. Plusieurs familles de métis ont été perdues pendant
“ quelque temps, mais elles ont pu échapper à la mort. A
“ part cela, plusieurs se sont gelés les pieds et les mains, et
“ sont estropiés pour le reste de leur vie

“ Autres misères, je crois qu’une bonne partie des
“ chevaux sont morts cet hiver dans la colonie. La neige est
“ tellement haute, le mauvais temps si fréquent, qu’on ne
“ rencontre que chevaux morts partout. Nous avons bien
“ lieu de craindre que ceux de la Mission soient morts. P.
“ Pepin, s’en revenant de chasser, rencontre un de ces che-
“ vaux couché dans la neige ; il va à son secours pour l’aider
“ à se relever, mais il était déjà trop faible, les corbeaux lui
“ avaient arraché les deux yeux. Jugez par ce fait.....”

Sur la fin de décembre, douze de nos enfants furent at-
teints de la picotte volante. Ils étaient brûlés par la fièvre,
au point qu’il fallait une surveillance continuelle pour les
empêcher de s’appliquer le visage sur les vitres du dortoir,
couvertes de givre, pour se rafraîchir. Nous avons craint
les premiers jours la petite vérole. Ces pauvres enfants étaient
couverts d’ulcères, ils en avaient dans les oreilles, la bouche,
les mains, au point qu’ils ne pouvaient ni manger, ni respirer
qu’à grand’peine. Mais, Dieu merci ! dès la dernière quin-
zaine de janvier, tous ces chers petits malades étaient mieux.

1875.

Dès les premiers jours de l’année, deux Sœurs allèrent au
Fort y conduire les enfants chez leurs parents, selon la cou-
tume. Elles prirent le diner chez M. McMurray, qui, cette
année, resta à sa maison. Ses idées s’étaient modifiées sur le

compte des Sœurs. Sur le soir, ce bon monsieur fit préparer autant de voitures qu'il en fallait pour ramener notre bande joyeuse au couvent. C'était du petit monde heureux au-delà de toute expression. Passer un jour chez ses parents, revenir en voiture..... quoi de plus charmant ! Aussi, tout notre petit monde était d'une bonne humeur ravissante. L'année s'inaugurait bien.

Nos enfants atteints de la picotte volante, se trouvant mieux, reprirent avec courage leurs petites études. Nous leur fîmes écrire à notre Très Honorée Mère Dupuis, alors supérieure générale, à notre chère assistante générale, etc. Ce travail épistolaire fini, nos petites filles se croyaient de grosses savantes.

Elles se félicitaient mutuellement d'envoyer des spécimens de leur savoir jusqu'en Canada. Tout-à-coup, l'une d'elles interpelle ses compagnes : Quoi, les petites filles, on a écrit à tout le monde et *pis*, celui à qui on aurait dû écrire le premier, on ne lui a pas écrit. A qui donc ? A Notre Saint Père le Pape, qui est prisonnier. On devrait lui écrire pour lui dire qu'on l'aime, qu'on prie pour lui ; que ça nous fait de la peine parce que les méchants le maltraitent. Alors toutes ces chères petites filles d'applaudir à cette pensée. Chacune se mit donc avec une ardeur charmante à composer sa petite lettre. Ces bonnes enfants peignaient leurs sentiments avec une naïveté ravissante et offraient spontanément le tribut de leurs humbles prières à Sa Sainteté. Celle qui fut choisie pour écrire cette lettre, au nom de ses compagnes, au comble du bonheur et par respect, voulut le faire à genoux. Cette lettre fut envoyée à S. G. Mgr Grandin, qui, trouvant l'idée si belle, en fit faire autant aux petits enfants de la Mission de St Albert et expédia ces deux lettres à Rome. Il est regrettable que je n'aie pas la copie, vous l'eussiez lue avec intérêt, j'en suis sûre.

Sur la fin de janvier, nous eûmes un grand congé qui se termina par une longue promenade à la Grosse Ile, en magnifiques traînes, tirées par de beaux et gros bœufs. C'est la locomotive de notre pays, qui a du moins cet avantage, que nous arrêtons où nous voulons et que l'heure du départ sonne quand bon nous semble.

Le 2 février nous avons la consolation de voir le Chemin de la Croix érigé dans notre chapelle. Nous avons des tableaux neufs depuis quatre ans ; mais le temps manquait aux hons Frères pour en faire les cadres. Le bon Frère Némoz, en s'imposant probablement un surcroît de travail, avait pu faire ces cadres si désirés. Qu'il en accepte notre reconnaissance !

L'érection de ce Chemin de Croix était un encouragement pour nos deux Sœurs, clouées sur leurs lits de douleurs, outre le R. P. Legeard, qui souffrait horriblement.

Le 7 mars, l'un de nos petits orphelins, Patrice Stevenson, mourut par suite d'une contrariété. Sa pauvre mère, restée veuve sans aucune ressource, vivait aux dépens de la Mission. Elle plaça son petit Patrice chez nous. Ce petit Métis Anglais paraissait bien et voyait sa mère avec plaisir. Celle-ci, d'ailleurs, lui apportait chaque fois qu'elle venait le voir quelque chose à manger, fruit ordinaire de ses privations maternelles. Or, il faut dire ici que, dans ce pays, les enfants n'aiment leurs parents qu'en autant que ceux-ci les entretiennent et les nourrissent abondamment. Si les provisions manquent, ces enfants dénaturés les abandonnent sans pitié. Un jour donc, cette bonne mère, plus dépourvue que d'ordinaire, n'apporta à son petit Patrice que son cœur et son affection de mère. Ce cher petit, joyeux de revoir sa mère, court se jeter dans ses bras ; mais son petit œil sauvage, voyant que le présent accoutumé manquait, il s'enfuit soudain sans qu'aucune prière ni menace ne purent le faire revenir. Saisi d'une fièvre ardente, il prit le lit. Sa pauvre mère revint quelques jours plus tard, apportant tout ce qu'elle put se procurer, mais inutilement. Il ne voulut jamais ouvrir les yeux pour la regarder. C'était un petit cœur sauvage blessé à mort. Voyant tant d'obstination dans un enfant de quatre ans, nous voulûmes tenter un effort. A plusieurs reprises nous le primes pour le poser sur les genoux de cette mère affligée. Impossible, il s'agitait, se tordant en tous sens, il lui fallait son lit. Enfin, après quelques jours de souffrance et une agonie de trois jours, il expira !.....

Le jour du patronage de saint Joseph, huit de nos chers enfants, suffisamment préparés, firent leur première commu-

nion. C'était un beau jour pour ces enfants, qui désiraient depuis si longtemps de s'approcher du Céleste Banquet ; il n'était pas moins joyeux au cœur des maîtresses qui préparent les enfants au prix de tant de fatigue et d'ennui !

Nous attendions S. G. Mgr Grandin au printemps. Nos Sœurs voulurent préparer un petit examen pour son arrivée. Mais voilà soudain une tempête qui s'élève contre nous. Les parents qui, depuis assez longtemps, paraissaient contents de l'instruction donnée à leurs enfants et du régime suivi à leur égard, se soulevèrent en masse. On se plainait de la nourriture, on disait qu'on forçait trop les enfants à l'étude, surtout à la classe anglaise ; en un mot nous faisons mourir nos élèves.

Malheureusement ces plaintes et ces mécontentements portés par les parents nous étaient adressés en présence des enfants ; ils s'en prévalurent. Ils devinrent indociles, inappliqués, indépendants. Que faire ? laisser passer la tempête : après l'orage, le beau temps.

Cependant notre digne évêque arriva : au lieu de chants joyeux, de compliments de bienvenue, etc., nous n'eûmes qu'à dévoiler à Monseigneur la nouvelle tempête soulevée contre nous par les parents et les enfants.

La réflexion ne manque pas aux sauvages. La plus sensée de la classe, en voyant entrer Sa Grandeur sans la réception qu'on avait coutume de lui faire, s'avança en présence de Monseigneur et lui fit l'aveu de son inconduite personnelle et de celle de ses compagnes, priant Sa Grandeur de leur pardonner l'amère déception qu'elles lui avaient causée, ainsi qu'à leurs maîtresses. Le dimanche suivant, Monseigneur reprocha vivement aux parents la peine qu'ils nous causaient. Sensibles aux reproches, ils se retirèrent tout confus. Quelques femmes même allèrent prier Dame McMurray, protestante, comme vous le savez, d'aller en personne demander leur pardon et faire oublier leur mauvaise conduite. Fortes de l'appui de Monseigneur et du repentir de nos braves gens, nous réglâmes de concert qu'à l'avenir les parents ne verraient leurs enfants que le dimanche et le jeudi ; car jusqu'ici ils entraient à la maison et voyaient leurs enfants, comme bon leur semblait : ce fut une grande amélioration pour nous.

Quelques jours plus tard, Monseigneur, accompagné des RR. Pères, vint faire la visite de la classe française. Ils en furent très satisfaits. Pour récompenser les efforts de ces pauvres enfants, Monseigneur voulut bien, en oubliant les fâcheux antécédents, leur accorder un grand congé à la Grosse Ile.

Sur le soir du 15, nous fûmes mises en éveil par des détonations de fusils ; des fusillades nourries et répétées annonçaient une joyeuse visite à la Mission. En effet, nous aperçûmes fort au loin 47 canots, filant en ligne droite, et abordant gaiement le rivage. C'étaient les bons Montagnais qui, au nombre de 300 environ, se rendaient à la Mission pour profiter de la présence du *grand maître des choses du ciel*, de l'évêque. Monseigneur se rendit au rivage pour souhaiter la bienvenue à tous ces pauvres sauvages. A peine sortis de leurs canots, ils se précipitent tour-à-tour à ses pieds pour recevoir sa paternelle bénédiction. C'était un spectacle émouvant jusqu'aux larmes de voir ce digne pasteur entouré de ses enfants des bois, lui témoignant avec tant de naïveté et d'empressement leur respect et leur affection.

Avant de terminer la mission de ces fervents Montagnais, Monseigneur voulut procéder à l'érection d'une nouvelle croix sur notre petit calvaire : l'ancienne étant tombée de vétusté. Tout étant préparé, la procession s'organisa. Dix-huit hommes montagnais furent nommés pour porter la nouvelle croix jusqu'au monticule qu'elle devait couronner. Il fallait voir avec quelle foi, quel respect, ils firent cette procession. Rendu au calvaire, Monseigneur bénit ce signe de notre salut, et on s'empressa, en l'élevant pour le fixer, de le saluer par une ardente et respectueuse prière. La manœuvre étant finie, Monseigneur prit la parole en français, et, par un regard rétrospectif, rappelant à son cher troupeau ce qu'était l'Ile à la Crosse, il y a 20 ans, lorsqu'il la visitait pour une première fois, et ce que la Mission avait accompli pendant ce laps de temps, il invita tous ces fervents néophytes à bénir la douce Providence de tant de bienfaits à leur égard. Ils étaient suspendus à ses lèvres, approuvant des yeux et de la tête chaque parole de leur Père Seigneur. Ils auraient volontiers passé deux heures à l'écouter, tant ces bonnes âmes sont

avidés de la parole de Dieu. Le R. P. Legoff prit la parole après Monseigneur et parla en montagnais, pour féliciter tous ces bons sauvages et les nourrir de la parole de Dieu.

La joie du soir fait trouver triste le matin du lendemain,— même pour les joies pures et saintes... En effet, après une série de fêtes comme celles que nous venions de célébrer, ayant notre digne Père Evêque pour y présider, il fallait enfin se séparer. Monseigneur prenait le chemin du Lac Caribou. Pendant son séjour au milieu de nous, Monseigneur étant allé au Fort, nous en rapportait un pauvre petit montagnais abandonné de sa mère. Pauvre petit être, ne pouvait-il pas dire avec le prophète inspiré : " Mon père et ma mère " m'ont abandonné, mais le seigneur m'a protégé."

Monseigneur même voulut bien qu'il portât son nom de famille, en lui donnant celui de Joseph. Désormais, nous le nommerons : Joseph Grandin.

Dans le même temps sept de nos enfants, pour une raison ou pour une autre, retournèrent chez leurs parents. Que leurs saints anges gardiens veillent sur eux et les protègent ! Le 6 juillet, nous aperçûmes une petite barge sur le lac. Cette vue suffit pour déterminer un joyeux battement de cœur. Nous attendions le passage de deux Sœurs pour Athabaska. C'étaient précisément ces bien-aimées Sœurs qui arrivaient. Il faut renoncer à peindre les émotions qui se présentent dans nos cœurs en ces circonstances ; les expressions manquent. Ah ! qui a goûté, pendant de longues années, à l'isolement de nos plages, peut seul comprendre ce qui se passe dans le secret de nos cœurs. Notre Père Céleste le connaît, Lui, et nous en promet récompense, il nous suffit...

Nous nous bercions de l'espoir de garder ces chères Sœurs quelque temps ? Nous ne voyions aucun moyen de leur faire continuer leur route, leur déception faisait notre joie. Nous avions déjà partagé la besogne. Il était décidé, dans notre conseil, que ces bonnes Sœurs passeraient l'hiver avec nous ; mais nous n'avions pas calculé avec l'obligeance de notre bourgeois, M. McMurray. Connaissant l'embarras de nos Sœurs, il vint leur offrir passage gratis avec 1500 lbs. de bagages sur une barge qu'il équipait pour le Portage. Cette offre si généreuse fut gracieusement accueillie. Il fallut donc

se séparer. Nous eûmes cependant la satisfaction d'accompagner nos chères voyageuses jusqu'au Fort. Ce fut encore l'obligeance de notre si bon bourgeois qui nous procura ce plaisir. Il avait eu la délicatesse d'envoyer son petit bateau chercher nos Sœurs pour les conduire au lieu du départ. Nous primes place sur ce bateau, à côté de nos chères voyageuses. La distance à franchir ne fut pas longue, et sans plus de retard, il fallut se dire adieu. Allez donc, chères compagnes de mission, allez travailler où l'obéissance vous appelle et emportez avec notre affection nos vœux et nos souhaits !... Nous les suivîmes du regard aussi loin que notre vue put les distinguer ; enfin la distance nous les déroba tout à fait, et nous reprîmes la route de la Mission, silencieuses et tristes. Elles emportaient un souvenir de leurs Sœurs de l'Île à la Crosse : quelques poules et poulets dans une cage, pour leur Mission d'Athabaska, où elles n'en avaient pas encore, ainsi que pour celle de la Providence : ce qui leur fut d'une grande utilité.

Au commencement d'août, le Frère Némoy partit avec quelques hommes, pour faire la provision de foin. Notre bonne Marcelline prit ses ustensiles culinaires et en compagnie de notre chère Sœur Senay, qui avait besoin d'une *maison de campagne* pour y refaire sa santé, partit par la même voie. Dix ou douze jours passés au milieu de ces immenses prairies, par un temps magnifique, suffirent pour rétablir cette santé menacée. L'air du nord est si pur !

Nous reçûmes dans le cours du mois un présent considérable. Quelques bons sauvages de la nation Crise nous apportèrent 144 canards, produit de leur chasse. Que le bon Dieu leur rende au centuple ce qu'ils font pour nous ! Ne pouvant les conserver longtemps à cause de la saison et à raison du besoin, nous passâmes une partie de la nuit à les accommoder pour le repas du lendemain. Merci, mon Dieu ; oui, votre Providence veille sur nous.

Nous eûmes encore à bénir la divine Providence pour une douceur bien grande qu'elle nous procurait gratuitement cette année. C'étaient des petites poires sauvages en abondance. Nous en cueillîmes en quantité, et ne consommant pas toute la cueillette nous en fîmes sécher une grande pro-

vision pour l'hiver ; nous n'avions pas de sucre pour les confire. Ce petit fruit nouvellement cueilli est délicieux, séché il remplace le raisin pour les pâtisseries.

Vers la fin d'août, la fièvre typhoïde fit son apparition sur nos parages. La première victime qu'elle fit n'eut guère que quatre jours de maladie. C'était une pauvre fille engagée chez un nommé Malbœuf. Elle n'avait pas encore fait sa première communion. Voyant la maladie s'aggraver, le danger devenant imminent, on en prévint le Père de la Mission. Celui-ci la confessa, lui donna la sainte communion pour la première et dernière fois ; et, au grand étonnement de tout le monde, cette pauvre malade expira pendant son action de grâces, sans avoir reçu l'Extrême-Onction.

A quelques jours de là, l'une de nos bonnes vieilles montagnaises, âgée de 78 ans, faisait, elle aussi, sa première et dernière communion. Elle mourait en paix quelques jours plus tard. Ses désirs étaient satisfaits, elle avait reçu son Dieu.

Nous habitons notre maison neuve depuis un an, et, jusqu'alors, nous avons cru prudent de ne pas tenter la Providence en augmentant le nombre de nos orphelins vu la modicité de nos ressources. Mais, d'un côté, voyant tant de misères, et, de l'autre, encouragées par la pensée que donner aux pauvres c'est prêter au Seigneur, nous reçûmes dix orphelins de différentes nations, plus ou moins malheureux. Bien plus, dans la triste prévision que nos patates se gâteraient peut-être comme les années précédentes, nous nous engageâmes à ajouter un orphelin de plus au nombre de 16 que nous avons déjà à nos charges, si nous étions préservées de ce malheur.

Ce fut sur la fin d'octobre que le R. P. Chapellière arrivant à la Mission pour remplacer le R. P. Moulin, auprès des Cris, nous confirma les tristes bruits qui circulaient depuis longtemps sur la mort tragique du saint Frère Alexis, tué dans un voyage qu'il faisait d'Athabaska au Lac Labiche, par son compagnon de route, un cruel et perfide Iroquois, venu du Canada. Que le bon Dieu lui fasse miséricorde ! En terminant cette année 1875, je dois vous mentionner les dons qui nous ont été faits, tant par notre généreux bourgeois,

que par d'autres personnes. En retour d'un petit présent de circonstance, offert aux enfants de M. McMurray, ce bon monsieur nous envoyait 15 lbs de viande fraîche, un jambon, 15 lbs de fleur et 10 lbs de raisin. Ce cadeau nous fit d'autant plus de plaisir, que nous n'avions pas vu de viande fraîche depuis le mois de mars dernier. Nous n'avions à donner aux Pères malades, à nos Sœurs et à nos enfants que du lièvre ; ce qui leur fournissait un maigre bouillon. Outre ce présent, nous reçûmes 30 lbs de fleur, 20 lbs de viande fraîche, 5 lbs de thé, 10 lbs de sucre, 1 lb de chocolat, 22 verges de coton américain, 2 peaux d'orignal, 2 peaux de caribou, 1 fiole de miel.

Tous ces dons étaient autant de providences pour nous, vù l'état de gêne et de privation où nous nous trouvions.

1876.

Un fait consolant vint, au mois de mars cette année, faire trêve à la monotonie de notre vie solitaire. Le jour de la fête de N.-D. de Pitié, nous étions témoins d'une cérémonie bien touchante pour le cœur missionnaire.

Une jeune femme, métisse anglaise, faisait son abjuration dans notre chapelle. Elle était mariée à un catholique, Louis Jourdain. Elle fut baptisée par le Rév. P. Legeard, qui l'avait instruite et qui fut son parrain. Redoutant avec raison les tracasseries des bourgeois protestants, qui l'avait favorisée sous plus d'un rapport, elle demanda que sa démarche demeure secrète jusqu'au jour de sa première communion. Alors, dit-elle, je serai forte pour résister aux sarcasmes dont je vais être indubitablement l'objet. Cette chère néophyte fit donc cette grande action le saint jour de Pâques. Après son action de grâces, nous lui offrîmes le déjeuner. Elle s'excusa en disant qu'elle avait le cœur trop content pour prendre aucune nourriture. Elle répétait sans cesse : " I am happy, I am very happy !!! " C'est ainsi que le bon Dieu appelle ses élus et les comble de ses divines consolations.

Dans le cours de ce mois nous eûmes une autre consolation, que nous attribuâmes à l'intercession de St Joseph. Nous reçûmes 210 lbs de caribou. Or, nous n'avions pas eu

de viande fraîche depuis le commencement de décembre. Aussi, pour témoigner notre reconnaissance à notre Père Céleste, nous prîmes une joyeuse récréation, après une fervente action de grâces.

C'était une réjouissance à propos ; car, commencer son carême en décembre, pour ne l'interrompre qu'en mars, par quelques repas en viande, pour le reprendre ensuite jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous le faire rompre de nouveau, c'est bien quelque chose à noter. Aussi la santé se délabre insensiblement. Il en est parmi nous qui trouve le bouillon de poisson peu succulent pour remettre l'estomac épuisé. Mais grâce à la divine Providence, voilà que le Saint Jour de Pâques, nous recevons un beau présent de notre généreux bourgeois : 25 livres de bœuf, 10 livres de farine, 5 livres de sucre et 5 livres de pommes sèches. En nous envoyant ce béni présent, M. McMurray nous faisait remettre en même temps 3 pièces de flanelle pour être employée pour le magasin du Fort. Ce petit travail fut estimé à \$15.00. C'était la première fois que nous trouvions quelque ouvrage à faire, pour le dehors, depuis notre arrivée.

Le 20 juin, nous fîmes une petite séance à l'occasion du départ de notre digne bourgeois, M. McMurray. Nos petits enfants déclamèrent avec entrain une petite pièce en anglais, adaptée à la circonstance. Ce bon Monsieur en fut attendri jusqu'aux larmes, ainsi que sa dame. Ce fut avec un regret sincère que nous lui fîmes nos adieux. Il nous était si dévoué ! Nous perdions en lui un père pour la Mission. Que Dieu lui donne en récompense la vraie lumière et la force de la suivre ! Rendu au Fort ce bon Monsieur envoya des provisions pour faire fêter nos enfants.

Comme les années précédentes, nous pensions jeûner cet été ; mais non. Le poisson a été abondant tout l'été à l'exception de trois semaines, de sorte que, outre notre consommation ordinaire, nous avons pu faire force provisions de poissons secs pour le temps de la disette.

Dès le 14 août, contre le cours ordinaire des choses, nous avons pu faire notre récolte d'orge belle et bonne ; et plus tard notre récolte de patates—50 barils de semence nous en rapportaient 800 beaux barils. Ajoutez à cela 15 barils de

choux de Siam, 4 d'oignons, $3\frac{1}{2}$ de carottes, 1 de betteraves, avec 20 citrouilles, et vous constaterez avec nous que nous sommes quasi riches. Pour compléter l'inventaire de nos provisions, nous avons en réserve 230 livres de beurre fait dans le courant de l'été avec le lait de nos cinq vaches, et nos généreuses 15 poules nous avaient gratifié de 80 douzaines de leurs œufs.— Merci, mon Dieu, oui, vous avez pitié de nous.

Nos chiens, nos indispensables chiens, avaient été renfermés tout l'été, leur séquestration nous avait facilité l'élevage de quatre jolis petits veaux, bien conditionnés pour grossir notre maigre troupeau, si fort diminué ces années dernières par la rareté du foin. Deux belles vaches, récemment achetées de la Compagnie, nous faisaient compter celles-ci au nombre de sept.

Dans le cours du mois de septembre, nous reçûmes une pauvre petite montagnaise, âgée d'environ 11 ans, orpheline de père et de mère. Cette pauvre enfant tombait d'épilepsie. Sa sœur qui nous l'amena nous dit qu'elle tombait plusieurs fois par jour. Il paraît que ces pauvres sauvages ne connaissant pas la nature de son mal, la maltrahaient à chaque attaque, en la frappant à droite et à gauche. Ils croyaient qu'elle était en colère parce qu'elle écumait. Cette pauvre petite malheureuse se voyant ainsi maltraitée, courait de loge en loge, pour mendier un petit morceau, afin de ne pas mourir de faim. Pauvre petite, viens... ; nous t'aimons ; désormais tu seras l'une des nôtres parce que tu es misérable !... Sa sœur ne pouvant nous dire son nom de baptême, nous lui donnâmes celui de Françoise. C'était le jour où l'Eglise célèbre la fête des stigmates de S. François d'Assise, de ce grand patriarche des pauvres et de la souffrance. Cette chère enfant fut placée avec nos élèves, mais bientôt nous nous aperçûmes que notre petite infirme tombait chaque fois que nous voulions la faire entrer dans la chapelle ou lui faire prendre part aux prières communes. Ceci nous paraissait un peu étrange dans cette pauvre affligée. Comme personne, d'ailleurs, ne pouvait affirmer qu'elle eut été baptisée, sur nos instances, le R. P. Legeard consentit à lui conférer le baptême sous condition ; ce qui ne changea rien cependant à l'état de cette enfant.

La belle fête de Noël fut célébrée cette année par nos fervents sauvages avec un redoublement de dévotion et de piété. Ils s'étaient réunis de tous les points, en si grand nombre, que nous eûmes beaucoup de difficulté à approcher de la Ste Table : le chœur était rempli jusqu'au marche-pied de l'autel. Sur le soir plusieurs sauvagesses vinrent nous toucher la main et encore tout émues de bonheur elles disaient : "Merci mon Dieu, parce que nous ne sommes pas mortes avant d'avoir vu ce beau jour ! Nous avons bien souffert du froid, mais c'est égal, nous sommes contentes d'être venues" Or, il faut noter que tous ces bons sauvages avaient dû, pour se procurer ce bonheur, franchir une distance de deux, trois ou quatre jours de marche, les femmes portant un enfant sur le dos, par un froid intense, mal vêtus comme toujours et presque à jeun. Oh ! qu'un jour ces enfants des bois, si peu instruits, privés des secours de notre sainte religion, s'élèveront contre ces indifférents qui ne font pas un pas pour assister aux offices de l'Eglise et participer aux sacrements !...

1877.

A l'île à la Crosse, comme au Canada, nous recevons les visites du jour de l'an, mais c'est bientôt fait. Nos braves gens du Fort et des alentours viennent nous toucher la main selon leur usage ; nous échangeons quelques souhaits et chacun se retire. Cette nouvelle année, que nous commençons joyeuses et toutes disposées à continuer courageusement notre vie de missionnaires, tenait secrets une date et un jour qui seraient marqués de larmes amères.....

Comme premier prélude, nous apprîmes avec douleur, par des sauvages venant du Lac Vert, que notre ex-bourgeois, parti du Fort depuis trois mois, était mort subitement en prenant son repas. Cette nouvelle nous affligea beaucoup, car nous espérions qu'il se ferait catholique un jour. Cette année 1877, époque de notre chapitre général, devait nécessiter de ma part un voyage à Montréal. Revoir ma chère maison-mère, après 17 longues années d'absence, était une immense joie pour moi. Mais pourquoi faut-il que le calice amer soit toujours si près de nos joies ? Je laissais à la Mission nos chères

Sœurs accablées de travail, faibles, souffrantes, tristes de me voir m'éloigner d'elles. Ma Sœur Dandurand me donnait de sérieuses inquiétudes ; elles étaient fondées. Quelque chose me disait que je ne la reverrais plus, cette douce compagne de notre vie ; je ne me trompais pas... Il me fallait partir cependant. J'emmenais avec moi une petite sauvagesse montagnaise, Marie Thérèse Sergent, sourde muette de naissance, dans l'espoir de la placer chez les bonnes Sœurs de la Providence, qui l'accueillirent, en effet, avec leur charité *connue de tous*. Elles purent instruire cette chère enfant suffisamment pour lui faire faire sa première communion. Dieu combla son bonheur en l'appelant à lui en 1880.

Pendant mon séjour à Montréal, nos Sœurs reçurent des Dames du Sacré-Cœur des effets pour la chapelle ; et ce n'était pas le premier envoi. Notre bonne Sœur Dandurand, ayant une de ses sœurs religieuse dans cette estimable communauté, entretenait des rapports intimes avec cette sœur dévouée qui exerçait son zèle à Halifax où l'obéissance l'avait conduite. C'est de là, comme plus tard, d'ailleurs, que cette digne religieuse s'efforçait d'adoucir, par des dons plusieurs fois répétés, les privations de sa sœur à l'Île à la Crose. Et c'est toujours avec une nouvelle reconnaissance et une humble prière que nous ornons notre modeste autel des objets que nous tenons de cette main fraternelle et amie. Hélas ! cette excellente religieuse était à la veille de boire avec nous l'amer calice de l'épreuve ! Notre bonne Sœur Dandurand était à bout de forces. Semblable à la lumière vacillante d'une lampe, elle s'éteignait...

Enfin l'époux vint frapper à la porte de notre humble hospice ; notre bien aimée Sœur s'était préparée ; soumise et confiante, elle se hâta de voler à l'appel divin. Aujourd'hui elle n'est plus avec nous. Cette douce Sœur souffrait depuis un an surtout d'une maladie de cœur, qui ne lui laissait guère de repos. Le 13 août, la maladie prit un caractère si sérieux qu'elle dut rester clouée sur son lit, souffrant des douleurs atroces pendant toute une semaine. Elle se prépara à la mort. Cependant elle prit un mieux relatif jusqu'au 27 septembre, jour où elle entra définitivement à l'infirmerie. C'était une petite chambre au-dessus de la cha-

pelle. On y avait pratiqué une ouverture dans le plancher, afin que notre chère malade put entendre la sainte messe tous les jours et vivre sous le divin regard de Celui que son cœur aimait tant, en consumant, à ses pieds, le reste de son existence. En entrant dans cette chambre, apercevant le tabernacle, par ce regard, elle tomba à genoux, pleura de bonheur et pria : “ Mon Dieu, dit-elle, qu’ai-je fait pour que vous m’accordiez tant de consolations ? C’est trop !... C’est trop ! je ne mérite pas cela.” Le 10 octobre, elle eut une crise qui nous fit croire à ses derniers instants. Notre chère patiente avait les pieds très enflés et l’enflure progressait de jour en jour. Le 27, se sentant décliner, elle demanda l’extrême-onction. Elle ne souffrait plus de douleurs au cœur : tout le mal s’était concentré au côté droit. “ C’est comme si on m’avait fait une blessure, disait-elle, qui s’ouvre à chaque respiration, avec une douleur si vive, que j’étouffe.” Recueillant ses forces, elle dit à ma Sœur Marguerite-Marie : “ Quand vous écrirez à notre T. R. Mère Générale, vous lui direz que je la remercie de m’avoir reçue dans la communauté, que je suis heureuse de mourir Sœur Grise.” Le 7 novembre, qui fut sa dernière journée sur la terre, notre chère Sœur souffrit des douleurs inexprimables.

Presque tout son corps était noir comme du charbon et inflexible. Nous craignons la gangrène. Il fallait la lever à quatre ; nos dévouées filles Angélique et Marcelline ne laissaient guère le chevet de notre chère mourante ; le jour et la nuit elles étaient là pour nous soulager et partager nos peines, avec une affectueuse sympathie.

A 10 heures du soir ses douleurs devinrent intolérables. Elle gémissait douloureusement, agitait continuellement ses bras et ses jambes, sa pauvre tête remuait sans cesse, la mort achevait son impitoyable travail. Chère Sœur, nous mourions avec elle. A chaque respiration elle s’écriait : “ Mon Dieu, mon Dieu !...” Puis, nous tendant les mains, elle nous disait d’un accent déchirant : “ Secourez-moi, mes chères “ Sœurs, secourez-moi. Priez pour que je sois courageuse “ jusqu’à la fin. Ah ! j’ai peur de me décourager.” On fit appeler le R. P. Legeard qui demeura auprès d’elle jusqu’à 1 heure après minuit où il alla dire la messe pour

notre chère agonisante. Elle eut assez de force pour le remercier. Souvent, pendant cette cruelle nuit, elle demandait : “ Quelle heure est-il ? ... Ah ! elle est arrivée “ cette heure... oui, oui, c’est l’heure de mourir. Marie, “ ma bonne mère, secourez-moi.” Le Rév. Père revint après sa messe et lui donna la sainte absolution. “ Ah ! “ disait-elle, je voudrais bien ne pas me plaindre, “ mais...” Enfin, notre chère mourante perdit la parole, en conservant toute fois sa connaissance ; pour une seconde fois pendant son agonie le Rév. Père Legeard lui renouvela la sainte absolution. Puis on n’entendit plus que quelques faibles gémissements qui se répétaient toutes les cinq minutes. Mon Dieu !... Mon Dieu !... furent les derniers mots de ses lèvres mourantes... Son martyre était fini, son bonheur allait commencer. Elle avait tout quitté, elle allait tout retrouver.

Le service et l’enterrement eurent lieu le 10 novembre. Le corps de notre regretté Sœur fut porté par six hommes à l’église, Le R. P. Legeard chanta la messe. Au Libera nous entourâmes le cercueil de notre chère défunte. Nous accompagnâmes ensuite les restes de cette aimée Sœur au cimetière. L’humble fille de notre vénérée fondatrice, madame d’Youville, la servante des pauvres, la mère de l’orphelin, repose au milieu de ses pauvres sauvages, de ses enfants des bois que son cœur a tant aimés et pour le salut desquels elle a tout sacrifié !... Reposez en paix, chère et bien-aimée Sœur ! et puissé-je un jour, à l’ombre de la croix, mêler mes cendres aux vôtres et y dormir, près de vous, mon dernier sommeil ! ...

Les vrais amis se reconnaissent au jour de l’épreuve. Ce ne fut pas une légère consolation pour nous de voir l’empressement des gens du Fort, catholiques et protestants, à venir prier et pleurer près des restes de cette première victime de la mort parmi nous. Les sauvages vinrent en grand nombre prier près de la *Sainte Fille de la prière*. Ils pleuraient celle qui, les 14 dernières années de sa vie, avait, selon les mesures de ses forces, contribué à leur évangélisation. Pendant toute sa vie de missionnaire, notre chère Sœur avait toujours été vestiaire des Pères de la Mission. Que de peines, que de soins

ne se donna-t-elle pas pour satisfaire un chacun ! Aussi, ces bons Pères voulurent-ils témoigner à notre regrettée Sœur leur reconnaissance en célébrant 35 messes pour le repos de son âme.

Les belles fêtes de Noël vinrent, en ces jours de deuil, réjouir nos cœurs attristés, en mettant sous nos yeux l'aimable et tendre Enfant de Bethléem. L'Eglise avait revêtu ses plus beaux ornements. A la crèche de l'Enfant-Jésus, couché dans son petit berceau, il y avait une sentence en langue montagnaise et une autre en cris, ce qui causa une grande surprise et une grande joie à ces pauvres sauvages. C'était : *Venite, adoremus !* La Messe de Minuit et celle de l'Aurore furent longues. Il y eut 180 communions parmi nos sauvages. Quelle ferveur, quel empressement parmi nos pauvres sauvages ! Qu'ils doivent être agréables au Divin Sauveur !

1878

Les visites du premier de l'An ne furent pas plus distrayantes que les années précédentes. A 8 heures, deux de nos braves gens vinrent nous souhaiter la bonne année. En se retirant ils nous laissèrent à chacune, l'un 3 schellings, l'autre deux. C'était trop pour ces bonnes gens. Ces étrennes nous procurèrent le plaisir de faire nos dons à notre tour. Le jour des Rois, avant Vêpres, toutes nos élèves et nos orphelines ayant reçu leur petite part d'offrande allèrent, avec une joie indicible, offrir leur Or au Saint Enfant Jésus. En retour, nous offrîmes à nos généreux donateurs un petit camée en plâtre et cinq scapulaires du S. Cœur. Ce n'était pas un don princier, mais il était offert de bon cœur et il fut reçu de même.

Dans le cours du mois de février nous reçûmes des lettres toujours si impatiemment attendues. C'est toujours une joie nouvelle d'avoir des lettres de notre chère maison-mère ; mais cette fois cette joie fut mêlée de tristesse. Notre chère Sœur Gauthier, qui avait échangé sa mission de la Providence pour la nôtre, depuis trois ans, était rappelée à notre maison vicariale de St-Boniface. Elle nous laissa le 6 mai suivant, emportant nos affectueux et sincères regrets.

Dès le 24 mai nos bons sauvages arrivaient pour leur mission. Comme les années précédentes et même plus, ils n'avaient rien à manger ; ils jeûnaient. Le R. P. Legear^t touché de voir d'un côté tant de misères et de privations, et de l'autre tant de ferveur et d'empressement à profiter des grâces de la mission, vint nous prier de vouloir bien leur venir en aide, en leur faisant chaque jour de la soupe pour les empêcher de mourir de faim. Notre dévouée Marcelline, toujours si charitable, ne craignit pas d'ajouter ce surcroît de travail à la tâche qu'elle accomplissait chaque jour. Elle se mit donc à faire de la soupe pour ces pauvres sauvages qui purent, par ce moyen, suivre les exercices de leur mission jusqu'au bout.

Le 28 août fut un jour de joie inconnue jusqu'ici. Après avoir accompli ma mission à Montréal, où j'avais séjourné plusieurs mois, l'obéissance me dirigeait de nouveau vers mon pays d'adoption. Ayant franchi heureusement l'immense distance qui me séparait du théâtre de nos communs sacrifices, j'aperçus enfin le clocher de ma chère Mission ; puis, la croix de notre calvaire que je saluai avec émotion comme jadis, lors de mon arrivée en 1860. Je touchai bientôt au rivage de ma chère Ile-à-la-Crosse, que j'habite depuis 18 ans et où j'espère finir mes jours. Une joyeuse fusillade se fit entendre, tout le monde de la Mission était au rivage. Débarquer du bateau et me jeter dans les bras de mes Sœurs, fut l'affaire d'un instant. J'avais le cœur gros d'émotions. Je revoyais trois dévouées Sœurs que j'avais laissées, il y a treize mois, mais où était donc la quatrième ? Ah ! elle était là immobilisée par la mort, dormant au cimetière ! Au milieu de mes larmes, j'étais heureuse de revoir celles qui vivaient encore et de leur présenter des compagnes dévouées en la personne de nos Sœurs Mercier et Nolin, et une bonne fille, Esther Goyer, qui venait partager les peines et les fatigues de la Mission. J'étais heureuse de revoir tous mes petits sauvages que je trouvais fins et gentils comme jamais. Je les aime tant, mes petits sauvages..... Après avoir répondu aux mille questions posées par l'affection, nous songeâmes à prendre un peu de repos, pour recommencer le lendemain ; car tout n'était pas dit. Le lendemain, en effet,

nous continuâmes de nous entretenir de tout ce qui pouvait intéresser de part et d'autre. J'avais apporté treize caisses ou valises remplies d'effets ou d'objets d'utilité : nous en fîmes l'inspection avec un plaisir plein d'intérêt. Chacune y avait sa petite et large part. Tous ces effets étaient le produit de quêtes ou dons de personnes charitables, parents et amis, qui nous furent si sympathiques..... La distribution faite, chacune de nos Sœurs, fière de sa part pour son office respectif, se remit au travail avec une nouvelle ardeur, se croyant presque riche...

Bientôt nous nous vîmes comme forcées d'augmenter le nombre de nos enfants. Nous reçûmes, entr'autres, une petite *Sauteuse*, Marie Suzanne Guinée. Cette dernière n'était pas orpheline, mais son père était malheureusement indifférent pour toutes pratiques religieuses. Nous espérions que ce charitable procédé de notre part le toucherait efficacement. En outre, la Compagnie refusant de donner crédit aux Sauvages, comme il s'était toujours pratiqué, ces pauvres gens se trouvaient à l'entrée de l'hiver presque nus et sans munitions pour chasser. Les pauvres orphelins sont toujours dans ces circonstances les plus malheureux. Nous eussions voulu les recevoir tous, mais où les loger, comment les nourrir?... C'est dans ces circonstances-là que le cœur pleure... Au mois de novembre, nous perdions une pauvre fille montagnaise, que nous avions reçue au mois d'août 1874. Sourde-muette, aveugle et paralysée, elle était dans une démence complète, ne discernant absolument rien. Pauvre âme, qu'elle repose en paix !

Sur la fin de l'année, nous eûmes 22 petites filles atteintes en même temps de la fièvre scarlatine. En voyant la maladie envahir notre petit troupeau, nous fîmes prévenir les parents qu'ils étaient libres de venir chercher leurs enfants. Quinze d'entr'eux profitèrent de cette latitude ; mais quelques-uns étant trop souffrants furent contraints de rester. L'une de nos pensionnaires, Mélanie Roy, ayant été dès le début transportée chez ses parents, devint en peu de jours à l'extrémité. Le R. Père la trouvant suffisamment instruite, lui fit faire sa première communion. Celles de nos petites filles qui avaient résisté à l'épidémie, accompagnèrent le St Sacrement en robe

bleue et voile blanc. Trois jours après cette grâce insigne, notre chère petite Mélanie échangeait la terre pour le ciel. Quelques jours plus tard, deux de ses frères mouraient de la même maladie ainsi que son neveu. Quatre membres de la même famille, mourant en quelques jours, suffirent pour jeter l'effroi parmi nos gens. Par bonheur, aucun de nos enfants atteints de la maladie ne mourut, mais plusieurs restèrent faibles et languissants. Notre bonne Marcelline paya le tribut à la maladie et fut longtemps sans pouvoir se remettre au travail. Nous pûmes cependant reprendre la classe après une interruption de trois semaines.

La veille de Noël nous eûmes le bonheur de donner l'hospitalité à l'Enfant Jésus, en recevant une petite montagnaise nommée Suzanne, âgée de 3 ans. Elle avait été trouvée, avec un petit frère et une petite sœur, pleurant et gémissant près du corps inanimé de sa mère. Son père était mort depuis deux ans. Nous lui donnâmes le nom de *Maria*. Chère petite, ne pleure plus... il reste encore, sur cette île sauvage, des cœurs qui l'aimeront !

1879.

Cette année notre maison se composait de 6 Sœurs, 3 filles franciscaines, 5 orphelins, 18 orphelines, 4 bonnes vieilles, nos aimables trésors, et 30 pensionnaires, soit, en tout, 66 personnes. Où trouverons-nous de quoi nourrir tant de monde ? Oh ! Seigneur, tous ont les yeux levés vers vous... Une douce expérience nous apprend que vous prenez soin de nous !

Dès le début de cette année, le R. P. Legiard, l'âme de l'île à la Crosse, mettait bas les armes. Souffrant, malade, il prenait l'infirmerie, hélas ! pour n'en plus sortir. Cependant, dans les moments de répit que lui laissait sa maladie, il s'occupait activement à tracer un plan pour une nouvelle maison d'école qu'il désirait faire bâtir pour nos classes, l'ancienne étant de beaucoup trop exigüe pour notre personnel. Ce dévoué Père envoya donc couper le bois nécessaire à cette construction. Au mois de mai les travailleurs arrivaient à la Mission conduisant trois *cageux* de pièces de bois de service et de charpente. Le Rév. Père, presque mou

rant, se traîna jusqu'à la fenêtre pour les voir arriver. "Pauvre maison," dit-il, "si je meurs... mon Dieu, c'est
"votre sainte volonté soit faite!" Depuis le commencement de sa maladie nous n'avions pas cessé de prier pour obtenir sa guérison. Les sauvages eux-mêmes, qui reconnaissaient en lui un protecteur et un père, disaient le chapelet dans toutes leurs loges, à cette intention. Mais l'heure de la récompense allait sonner. Ce saint mourant, après avoir reçu les consolations de l'heure suprême, se disait mieux. Cependant l'impitoyable travail de la mort se faisait, elle se peignait sur tous ses traits. Le 1er juin au soir, fatigué de sa couche, il demanda à se lever. A peine debout, ses genoux fléchirent, sa tête s'affaissa sur son lit, son visage pâle, déjà livide, nous fit croire à sa fin. Mais il respirait encore; il ouvrit et ferma les yeux plusieurs fois, puis il poussa un léger râle, et c'en était fait!... Notre dévoué Père Legeard n'était plus!... La cloche de l'église ayant annoncé son agonie, les gens du Fort et les sauvages accoururent au nombre d'au moins 200, pour voir une dernière fois leur Père. En attendant l'ensevelissement ils restèrent dans la cour silencieux et mornes. Les derniers devoirs étant accomplis, nous introduisîmes tous ces bons sauvages auprès des restes vénérés de leur Père. Après avoir satisfait leur piété filiale, ils se rendirent tous à l'église, sur l'invitation du P. Chapellière, pour y faire le chemin de la croix. Les deux nuits que ce regretté Père passa exposé furent changées en jour. Les personnes du Fort, après avoir passé tout le jour à travailler, venaient passer une partie de la nuit à prier près du corps inanimé de celui qu'ils pleuraient comme un père. Le service eut lieu le 3 juin. Tout le monde du Fort, catholiques ou protestants, y assista en pleurant. La Dame du Bourgeois, quoique protestante, ne fit que sangloter tout le temps du service. Ce fut au milieu de ces sanglots que ce digne et saint Père fut descendu dans sa fosse, pour en sortir, un jour, vivant et glorieux!...

Un service solennel fut chanté le 7^{me} jour de son décès.

Dès le lendemain le glas se faisait entendre de nouveau à nos oreilles et à nos cœurs. Nous avons appris depuis peu que le Rév. M. Thibault, premier missionnaire de l'île à la

Crosse, qu'il avait arrosée de ses sueurs et fécondée de son labeur apostolique, venait de mourir en Canada. La reconnaissance nous imposait un bien doux devoir à remplir. Aussi nous fut-il donné d'assister, en priant pour son âme d'apôtre, à un service solennel. Qu'il repose en paix, ce saint missionnaire !

A peine la tombe était-elle refermée sur les restes du regretté Père Legeard, que son successeur par *interim*, le R. P. Chapellière, confiant en la divine providence et sur la protection de son regretté confrère, jeta les fondations de la maison dont le cher défunt, dans ses jours de répit, avait élaboré le plan. Nous déposâmes aux quatre coins de cette bâtisse une petite boîte contenant de saintes reliques et des médailles bénites.

Cette année encore nous eûmes l'ineffable consolation de voir plusieurs de nos chers enfants approcher de la Ste Table pour la première fois. Trois de nos orphelins surtout s'y préparèrent avec une ferveur bien grande : ce qui nous combla de joie et de bonheur. C'est dans ces heureuses circonstances que nos sacrifices et nos peines sont amplement récompensés.

Les 28 et 29 août, nos chers Montagnais arrivaient nombreux et fervents plus que jamais. Cette année la mission avait un caractère spécial ; c'était l'année du Jubilé. Aussi, il fallait voir avec quelle ardeur ils se mirent à suivre les exercices de la mission, pour disposer leurs âmes à recevoir ce redoublement de grâces offertes par la Ste Eglise. Le jour de la communion, qui terminait le Jubilé, fut choisi pour faire la procession du St Sacrement, qui n'avait pu avoir lieu à l'époque ordinaire. Nous avons fait, à l'avance, quatre bandières avec les effets reçus de nos généreux amis du Canada, l'une au Sacré-Cœur, l'autre à la très Sainte Vierge, la troisième à St Joseph, portant une inscription en langue crise, et la quatrième à St Jean-Baptiste, patron de l'Ile à la Crosse, avec une inscription en montagnais : ce qui fit dire naïvement à nos enfants que St Joseph était un *Cris*, et St Jean-Baptiste un *Montagnais*. Malgré l'impétuosité d'un vent déchaîné la procession se fit avec une ferveur, une dévotion extraordinaires. Tous ces bons sauvages sanctifiés par ces pieux exercices chantaient avec une ardeur capable de ravir les cieux

Pendant que dans les vieux pays, on met les scellées sur vos sanctuaires, ô mon Dieu, les sauvages, loin de toute civilisation, vous louent et réparent ostensiblement votre gloire outragée.

Cette année le froid fut si intense que plusieurs personnes, les pauvres pêcheurs surtout, se gelèrent, les uns les pieds, les autres quelques parties du visage. Depuis la fin de novembre jusqu'à ce jour nous n'avons pas vu à travers les vitres du réfectoire. L'obscurité est si grande que nous avons peine à faire la lecture sans lumière pendant le dîner. Malgré ce froid excessif, un bon nombre de sauvages se sont rendus pour la messe de minuit. 5 ou 6 femmes surtout sont venues de trois jours de marche à pied pour avoir le bonheur de se confesser et de faire la sainte communion. N'est-ce pas admirable ! surtout quand on sait que ces pauvres gens ont à peine quelques haillons pour se couvrir et presque rien à manger.

1880.

Le Jour de l'An de 1880 n'eut de distractions pour nous que la réception de quelques rares visites. Cette année pas même de visite au Fort, notre bourgeois et sa dame étant absents. Tout se passa donc à l'extérieur à peu près comme une fête ordinaire. Mais le cœur se dédommagea auprès de Notre-Seigneur, en lui parlant des personnes qui nous sont chères et en formant pour elles mille vœux de bonheur !..... Depuis le 15 novembre il avait fait un froid intense. Malgré cette rigueur dix hommes partirent pour faire un chantier. Le bois manquait pour achever notre nouvelle maison d'école et pour construire aussi une nouvelle boutique. Ce travail dura 14 jours. Ils revinrent à la Mission sans accident, mais ayant beaucoup souffert du froid.

Malgré la rigueur de la saison qui se prolongea fort tard au printemps, nos bons sauvages vinrent en grand nombre pour la fête de Pâques, afin d'avoir la consolation de remplir leur devoir pascal.

Le 27 mai fut un jour de réjouissance pour l'Ile-a-la-Crosse, c'était le jour de la Fête-Dieu. Après la sainte messe, le Saint-

Sacrement étant exposé, nous aperçûmes au sortir de l'église une barge à la Grosse-Ile. Evidemment c'était Mgr Grandin attendu depuis longtemps. Nous ne l'avions pas vu depuis cinq ans. Quelle joie !... toutefois la tristesse, compagne inséparable de toutes les joies de l'exil, était là. Il manquait quelqu'un à la fête du jour. Où était donc l'âme, le soutien de la Mission, le Rév. P. Legeard ? où était notre bien-aimée Sœur Dandurand, toujours si joyeusement empressée dans ces heureuses circonstances ? Leurs places étaient vides, et ce vide, la joie même de revoir notre vénéré prélat ne le remplissait pas. La barge était accostée, nos enfants rangés sur deux lignes, formant haie depuis le lac jusqu'à l'église, avec les personnes accourues de toutes parts, se jettent à genoux pour une première bénédiction. Monseigneur ayant revêtu les habits sacrés se rendit à l'église pour y célébrer la sainte messe, au chant pieux de nos enfants accompagné de l'harmonium.

Le 30, dimanche, Sa Grandeur officia pontificalement. Les sauvages n'étant pas tous rendus, Monseigneur voulut bien remettre au dimanche suivant la procession du Saint-Sacrement. En effet, le 6 juin, tous ces pauvres sauvages étant réunis, la procession eut lieu, sur le soir, avec toute la solennité possible.

Deux jours après, Monseigneur voulut présider en personne un petit examen. Pour procurer aux sauvages le plaisir de voir figurer, sinon leurs propres enfants, du moins leurs semblables, nous préparâmes une espèce de théâtre dehors. Oui, mais nous ne tenions pas la corde du vent. Bientôt il souffla avec violence, puis l'orage éclata. Qui peut résister à la tempête ? Donc ce fut un *sauc qui peut général*. Cependant le ciel se rasséréna, nous pûmes reprendre nos places un peu humides, et nos enfants, désappointés d'abord, reparurent avec empressement et joie. Sauf cet incident, tout se passa fort bien. Il faut bien se faire compliment, vous n'étiez pas là...

Le 11 fut un jour de tristesse pour nos chers Montagnais. Monseigneur ayant affaire au Portage La Roche prenait place dans une barge du bourgeois pour s'y rendre. Juste au moment du départ, 23 canots remplis de ces fervents néo

phytes abordaient l'île afin d'y rencontrer leur premier père, " Le grand maître des choses du Ciel," comme ils l'appellent. Monseigneur fit lancer au milieu de cette flottille le canot qui le conduisait à la barge. Tous voulaient au moins lui toucher la main, lui témoigner leur regret, leur affection. On se pressait si fort que les conducteurs eurent grand'peine à se frayer le passage. Il fallut cependant céder à la force des choses et se séparer. Quelle peine de part et d'autre ! Nous qui connaissons un peu l'ardente piété, la foi vive, le dévouement filial de nos chers Montagnais pour l'homme de la prière, nous ne pouvions retenir nos larmes. Ils eussent été si heureux de rencontrer leur digne et vénéré pasteur ! Ce désappointement ne les empêcha pas de s'acquitter de leur mission avec leur ferveur et leur piété accoutumées.

L'Île-à-la-Crosse reçut au mois d'août, cette année, un noble visiteur, Son Excellence le Gouverneur Laird. Désirant connaître plus en détail le pays qu'il avait à gouverner, Son Excellence visita durant l'été une partie du nord. Il passa par le Fort Cumberland, se rendit à Athabaska et revint par l'Île-à-la-Crosse, le Lac Vert et Carlton pour retourner à Manitoba. Son Excellence était si pressée qu'elle ne resta que deux heures dans notre île. Pendant son séjour à Athabaska, on lui présenta un pauvre sauvage de la tribu des Loucheux qui avait été assez barbare pour tuer sa femme et son enfant. Pour rendre justice aussi bien que pour donner un exemple aux autres sauvages, le gouverneur décida qu'il serait conduit à la prison la plus rapprochée pour y subir son procès, à Battleford par conséquent. Ce pauvre malheureux arrivait au Fort le 2 septembre, portant des chaînes si lourdes que ses pieds en étaient tout écorchés. Le Rév P. Legoff alla plusieurs fois le visiter pour essayer de l'instruire (il était infidèle) ; mais il ne put se faire comprendre, ne sachant pas sa langue. Cependant le langage de la charité se fait comprendre de tous. Ce pauvre malheureux parut d'abord fort étonné de voir la robe noire le visiter, le regarder avec bonté, puis quand il vit les Sœurs s'approcher de lui, il sembla heureux dans son malheur. Depuis qu'il était parti de sa loge, après son double crime, il n'avait reçu que des mauvais traitements. Il partit pour Battleford le 30 sep

trembre. Il paraît que ce pauvre malheureux est lunatique et que lors de son crime il n'avait pas conscience de ses actes. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi et qu'un jour il ait le bonheur d'ouvrir les yeux à la lumière !

Dans la dernière quinzaine de septembre, nous récoltions 600 barils de patates, 100 barils d'orge, 9 de blé ; rien du tout dans notre jardin ensemencé deux fois au printemps. N'importe, nous ne jeûnerons pas cette année, ayant une assez bonne récolte de patates.

Le jour du 1er décembre fut troublé par un funeste accident. Nous étions tranquilles, chacune à ses occupations, quand l'une de nos filles arriva en criant à pleins poumons : " Angélique est morte ! Angélique est morte ! " Mon Dieu, plus mortes que vives, nous nous précipitons vers la cuisine. Notre Angélique Jetté est étendue par terre sans connaissance, baignée dans son sang. Nous nous empressons de la relever et de constater le mal. Cette si dévouée Angélique avait, comme de coutume, voulu obliger une de ses compagnes, en lui aidant à préparer le poisson pour le repas. Or, en travaillant avec l'ardeur que nous lui connaissons, elle s'était enfoncé un long couteau dans la main. La blessure mesurait 2 pouces ; son sang coulait vif et abondant, elle s'épuisait. Nous pûmes, à force de médicaments, la faire revenir de son long évanouissement et tarir enfin la source du sang. Nous craignons avec raison que cette bonne fille ne restât infirme, mais Dieu merci, à la fin de janvier elle put reprendre sa besogne, quoique souffrant encore.

Les fêtes de Noël ont été célébrées avec toute la pompe qu'il est possible de déployer dans le Nord : jolie parure, beau chant, etc. Un grand nombre de sauvages sont venus réjouir le cœur du missionnaire par leur ferveur et leur bonne volonté. Une quinzaine de personnes arrivaient du Lac Vert, distant de 106 milles. Il leur fallait un courage que le désir seul de plaire à Dieu inspire. Il y avait parmi cette petite caravane une femme et un enfant qui voulurent à tout prix assister à la belle fête. Aussi plus heureux que les habitants de Bethléem, qui ne connurent pas celui à qui ils refusèrent l'entrée de leur maison, ces bons chrétiens s'empressèrent de purifier leur cœur dans le bain salutaire

de la pénitence, pour donner hospitalité au divin Emmanuel dans cette douce nuit. Une pauvre veuve Crise voulant, dans son dénuement, offrir quelque chose au Divin Enfant, prépara à l'avance un paquet de grains de *gomme d'épinette* des mieux arrangés pour faire brûler dans l'encensoir, le jour de Noël, en l'honneur du saint Enfant Jésus. Que cet encens dût monter doux et odorant au cœur du Sauveur des hommes, et retomber en bénédictions sur le cœur de cette pauvre Crise !...

En voyant tant de ferveur de la part de ces bons sauvages nous nous efforçons de rehausser l'éclat de nos fêtes par de belles parures. Leur dévotion ne se répand qu'en proportion de l'éclat extérieur qui les frappe. Si la parure est de leur goût ils sont plus recueillis, même très pieux. Ils remercient le bon Dieu de ce qu'il ne leur a pas fermé les yeux avant de voir d'aussi belles choses ! Ils disent que si les fêtes du ciel sont plus *belles que les nôtres, que ça doit être bien beau !*

Notre classe est toujours bien fréquentée ; nous avons 42 élèves, et sur ce nombre 25 orphelins à nos frais. Quand il faut nourrir et habiller tout ce petit peuple, nous sommes parfois un peu embarrassées ; mais le bon Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel nous fournit toujours, dans sa miséricorde, assez de poisson pour que ces chers enfants n'aient pas trop à souffrir. *Deo Gratias !*

1881.

L'année 1881 nous prépare une grande consolation, la visite de notre chère sœur assistante générale, que nous désirons vivement, faut-il en douter ? Cette bonne mère visitatrice pourra constater avec nous que, malgré nos épreuves, nos modestes œuvres se maintiennent ; à chaque difficulté de nature à les compromettre, la Divine Providence envoie l'appui, le secours réclamés. Si, dans nos maisons établies au centre de la civilisation et du commerce, nos Sœurs, en bénissant la Divine Providence, s'étonnent des moyens qu'elle leur fournit pour assister tant de malheureux, comment vous peindre, nous, notre admiration et notre reconnaissance,

quand, reléguées dans les froides régions du Nord, nous recevons chaque jour tout ce qu'il faut pour nous nourrir. Ne vivant, la plupart du temps, que de pêche, combien de fois, une heure avant que la cloche sonnât le repas commun, nous sommes nous vues sans un seul poisson à mettre au feu. Mais celui qui donne aux petits oiseaux le grain qui soutient leur frêle existence, voyant l'heure du repas avancer, dirige vers nos filets tendus le poisson blanc qui doit nous nourrir. Nous en sommes quittes le plus souvent pour une heure d'attente. Ce dénuement complet, cette dépendance journalière des soins de la Divine Providence, nous remplissent de joie. Nous levons avec confiance nos yeux vers le ciel ; le pauvre nous devient plus cher et nous sentons que nous ne vivons que pour lui ; alors une nouvelle activité électrise nos membres, le travail nous devient doux, la privation familière. Nos élèves, nos orphelins, nos petites orphelines nous réjouissent, nous consolent, nous donnent même à certains moments une petite teinte de légitime orgueil. Et puis, nos chères vieilles sauvagesses ! pour celles-là, il est certain qu'elles sont aimables. La chaleureuse poignée de mains qu'elles nous donnent de tout cœur, ce visage si franc, si réjoui, vous fait lire couramment dans leur âme quoiqu'elles ne parlent que le Montagnais. Les cœurs se comprennent.— Cette année notre carême fut un peu rigoureux, la pêche ayant manqué. Nos milliers de poissons entassés au bastion disparaissaient à vue d'œil. Le Supérieur de la Mission jugea prudent de mettre les enfants à la ration. Nous remplaçâmes le poisson par des patates que nous avons heureusement en quantité. Cet arrangement leur plut d'abord, car les enfants du Nord sont aussi friands des pommes de terre que les enfants du Canada et d'ailleurs le sont des pommes fameuses. Mais peu à peu leurs petits estomacs, habitués au poisson, se fatiguèrent à un tel point, qu'ils s'épuisèrent ; ils ne pouvaient qu'avec peine chanter aux offices de l'Eglise. Enfin, après un jeûne d'un mois entier, le bon Dieu nous envoya du poisson suffisamment pour rassasier ces pauvres petits affamés.

Chaque année nous ramène avec bonheur les saints jours de la grande semaine et le jour de Pâques. Les trois premiers jours de cette précieuse semaine sont employés à la décora-

tion du reposoir. Quand l'office du Jeudi-Saint sonne, le grand rideau qui nous dérobaît le reposoir tombe, chacun peut aller un instant voir la décoration ; mais nos sauvages, si avides de démonstrations extérieures, savent modérer leur pieuse curiosité. Ils savent que Notre Seigneur n'y repose pas encore ; aussi n'y jettent-ils qu'un regard superficiel : telle est leur foi. Mais tout à l'heure, quand, au milieu des lumières et des nuages d'encens, Jésus sera là, oh ! alors tous les regards le suivront, toutes les âmes se recueilleront, prieront. Oh ! que ces bons sauvages prient bien. L'obscurité de l'Eglise, qui n'est éclairée que par les lumières du reposoir, porte au recueillement. Chacun entre et se prosterne franchement comme s'il n'y avait que Dieu seul et lui sur la terre. Mais ce qui est plus touchant, c'est la réunion du soir. Après l'instruction, le chant du *Stabat* en langue Crise et la prière, le silence se fait ; les hommes se retirent, les femmes restent seules avec leurs petits enfants qui dorment du sommeil des anges tout près de Jésus et de leurs mères qui profitent de leur repos pour exposer plus ardemment leurs peines, leurs souffrances et leurs besoins au Dieu trois fois bon exposé sur l'autel. Il y a dans leur attitude quelque chose qui émeut l'âme. Dieu aime tant la simplicité, la franche confiance ! Ces saints jours s'écoulaient rapidement et, au matin de Pâques, tous se lèvent joyeux.... C'est Pâques ! Les sauvages sont accourus en grand nombre avec leurs familles, malgré la rigueur de la saison, car pour nous c'est encore l'hiver, et bientôt l'Eglise retentit du chant joyeux de l'*Alleluia* !... A l'Agnus Dei tous se dirigent avec amour et foi vers la Ste Table. Le soir les réunit encore au pied des autels où tous avec cœur et âme chantent le dernier *Alleluia* de ce jour de fête. Le lendemain à 2 ou 3 heures du matin, ces fervents chrétiens reprennent en toute hâte le chemin de leurs lointaines cabanes. Oh ! Seigneur, demeurez avec eux, car ils s'en vont loin !...

Le 4 août fut un jour de joie d'autant plus grande qu'il était attendu depuis plus longtemps. Nous apercevons au loin l'heureuse barge qui conduit notre chère mère assistante. Il ne ferait pas bon d'avoir souvent de semblables consolations, nos cœurs si longtemps exilés y succomberaient. L'émotion

nous transporte. Dans un instant nous sommes au rivage, serrant dans nos bras, pressant sur nos cœurs, celle qui vient pour la deuxième fois, au milieu de tant de fatigues, nous visiter en votre nom, ma Très Honorée Mère. Tout le monde de la Mission se trouve réuni. Nous entrons à l'église pour y chanter le *Laudate* en action de grâces. Puis, il ne faut pas demander l'emploi des premières heures de cet heureux jour !... Sur le soir, nous conduisons notre chère Mère Visitatrice au milieu de nos chers enfants impatients de voir l'une des mères de la grande maison de là-bas. Une chanson de circonstance, une adresse lue avec sentiment, furent le témoignage non équivoque de l'amour de tous ces jeunes cœurs. Pendant ces précieux jours de la visite, notre bonne mère Assistante vit avec bonheur la marche ascendante de notre petite Mission. En effet, en 1871, il n'y avait à l'Île à la Crosse que l'église, une très petite maison pour les Sœurs et leurs pauvres ; les missionnaires étaient logés dans une espèce de hangar, où l'eau pénétrait de toute part. Aujourd'hui les Rév. Pères sont convenablement logés ; les Sœurs ont un joli hospice avec ses dépendances et de plus une belle et spacieuse maison d'école. Et qui donc a fait tout cela ? Ah ! sans doute notre digne Evêque s'est imposé de nombreux sacrifices ; nos missionnaires ont arrosé de leurs sueurs ces améliorations si considérables ; mais, malgré ce dévouement constant, rien ne se serait effectué sans la générosité de nos bienfaiteurs, parents et amis du Canada. Que ne m'est-il donné de leur témoigner de vive voix notre sincère gratitude ! Sans ces dons envoyés à diverses époques, que de pauvres petits orphelins sauvages auraient erré dans les bois, sans vêtements, sans nourriture, et exposés à perdre leur innocence infiniment plus précieuse que la vie. Jésus souffrant, délaissé, que vous avez soulagé, chers bienfaiteurs, par votre aumône, dans ce sauvage que nous avons soigné, dans cet orphelin malheureux, repoussé, que nous avons recueilli en votre nom, Jésus, dis-je, vous en récompensera dès cette vie, en bénissant vos enfants, en leur rendant au centuple ce que vous avez fait pour le moindre petit enfant de notre pauvre Île à la Crosse. C'est en admirant le bien accompli depuis dix ans que les beaux jours de la visite

s'écoulaient. Qu'ils sont courts et rares ces jours de jouissance, si pure qu'elle soit! Vingt jours se sont à peine écoulés et déjà les adieux! Nos cœurs se serrent. Au sortir d'un dîner, pris sans appétit et presque en silence, nous apercevons la barge qui doit emporter loin de nous celle que nous ne possédions que d'hier. Nous nous disons adieu, et bientôt elle disparaît à nos regards. Nous reprenons toutes nos humbles fonctions. Dieu le veut.

Dès le 20 octobre, cette année, les froids rigoureux de janvier en Canada se faisaient sentir. Tout le monde criait : c'est l'hiver, c'est l'hiver. Les premières précautions à prendre contre le froid n'avaient pas été prises, de sorte que nous eûmes beaucoup à souffrir. Cependant, malgré la rigueur précoce, le Rév. P. Rapet partit pour une longue excursion chez les Montagnais. Il ne revint que le 14 novembre, épuisé, fatigué par les privations et les courses continuelles, parfois ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et toujours dans l'appréhension de sentir la glace céder sous ses pas. Cet infatigable missionnaire avait tellement souffert de la faim, qu'il fut plusieurs jours sans pouvoir se rassasier. Pourtant il avait été bien accueilli par nos bons Montagnais.

Un soir, harassé de fatigue, il arrive à la cabane d'un pauvre sauvage appelé Edouard. A bout de force, tourmenté de la faim, transi de froid, mouillé jusqu'aux os, il entre. Le pauvre sauvage transporté de joie lui dit : " Père, je suis content de te voir ; je remercie le bon Dieu qui m'a écouté. Aujourd'hui j'étais malade, je m'ennuyais de boire le thé et j'ai prié le bon Dieu de m'en donner, et voilà que tu arrives ce soir. As-tu du thé?... " Sur la réponse affirmative, vite la chaudière au feu ; et la vieille femme, donc, avec des mains, hélas ! sales à tout salir, met le poisson au feu dans une lèchefrite qui, depuis longtemps, n'avait pas vu l'eau. Elle dit tout bas à son vieil Edouard : " Il faut recevoir le Père comme il faut, il faut le bien traiter." Pendant ce colloque, l'eau est aux bouillons, on y jette joyeusement le thé et on le verse immédiatement dans les pots, pour boire enfin ce thé règlementaire. Et cependant le poisson cuisait. La vieille hôtesse s'empresse de resaisir les pots, vide les restes dans un plat, y ajoute des graines d'*atocas*, et la voilà, avec ses

deux mains noires, pétrissant le tout. Après cette manœuvre elle jette les graines dans un linge qui fut peut-être net un jour, puis elle forme une espèce de galette dont elle paraît fière. C'était un vrai succès. " Regarde, dit-elle à son mari, qui admirait la dextérité de sa compagne, regarde la belle galette ! le Père va être content de l'avoir. ... n'est-ce pas qu'on le reçoit bien ? " Content de son travail culinaire, elle court retirer le poisson du feu, toujours avec les mêmes ustensiles, c'est-à-dire, ses mains ; point de fourchettes, bien entendu. Et pourquoi, est-ce que les mains ne suffisent pas ? Enfin, on présente la galette au Père dont le cœur bondissait de dégoût. Mais il en mangea quand même, par condescendance. Puis, la réfection prise, on songea à prendre quelque repos. Notre vieux sauvage alla faire déguerpir son gros chien, couché dans un coin de la cabane, y déposa le petit bagage du Père et lui assigna ce coin pour y refaire ses forces. Telle est la vie de nos missionnaires du Nord. Mais qui donc attache tant le cœur du missionnaire à cette vie si pénible ? Ah ! c'est qu'il y a là, sous ces dehors repoussants, des âmes droites, agréables au Seigneur. Ils sont grossiers, ignorants, malpropres, mais ils aiment le bon Dieu de tout leur cœur. Jamais ils ne se coucheront sans dire le chapelet et faire la prière en commun. Chanter des cantiques est leur plus doux plaisir. Ils passent le dimanche loin de l'église ; ils n'y viennent que deux ou trois fois l'année ; mais on tient à la sanctification du jour du Seigneur. Ils le passent dans la prière, la lecture de leurs livres de prières, (car tous savent lire en leur langue), le chant des cantiques, etc., etc. Enfin le plus ancien harangue les gens de sa tribu, et ils ne se séparent que très tard le soir. N'est-ce pas que ce programme de dévotions dominicales pourrait bien servir chez quelques peuples civilisés ?...

En terminant cette année, notre généreux bourgeois nous donna en étrenne, pour faire fêter nos enfants, 34 lbs de farine, 12 lbs de toro, 7 lbs de riz, 10 lbs de sucre, 6 lbs de pommes sèches, 2 lbs de chocolat et 1 lb. de thé.

Cet obligé bourgeois cherche et saisit avec empressement toutes les occasions de nous faire plaisir. Il nous donne avec générosité tout ce dont il peut disposer, ainsi que sa

bonne dame, qui, dans l'occasion, nous fait preuve, elle aussi, de son obligeance.

Nous avons fait dans le cours de l'année 313 lbs de beurre, et nos poules nous ont donné 62 doz. d'œufs. Puis, nous avons eu abondance de framboises, bluets, attocas, dont une provision fut faite pour l'hiver ; mais nos récoltes sont presque nulles : 180 barils de patates, très peu de légumes. Nous répétons de nouveau le refrain de nos cœurs : Que Dieu soit béni !

1882.

Dans le cours du mois de janvier, nous nous crûmes pour un moment en Canada. Depuis longtemps nous désirions avoir un métier à tisser, quand enfin le R. P. Rapet nous le fit faire aussi complet que possible. Le 30 janvier il était mis en opération. Notre bourgeois, sa dame, ses enfants vinrent exprès pour le voir fonctionner. Nous avons commencé à faire une pièce de *catalogne*. Quoi ! faire de jolies couvertes bariolées avec des guenilles !... tous venaient voir cette merveille. Je vous assure que notre chère vieille Angélique en donnait des coups de pieds et des tours de navette. Elle ne portait pas ; cet ouvrage l'avait rajeuni de quinze ans. Dame McDonald accepta, avec reconnaissance, quelques verges de ce tissu dont elle fit un tapis de table pour la salle de récréation de ses enfants.

Le 17 février fut un jour de fête pour toute la Mission. Ce jour-là le bon Frère Marcilly faisait son Oblation Perpétuelle entre les mains du R. P. Rapet son Supérieur, dans notre chapelle, le froid excessif empêchant de chauffer l'église suffisamment pour six heures du matin. La cérémonie fut touchante et belle. Nos enfants chantèrent leurs plus beaux cantiques et tous se retirèrent profondément édifiés. Le nouvel Oblat ne pouvait cacher ses émotions et son bonheur. Sa croix était la part chère à son cœur, il la pressait dans ses deux mains, il en était fier.

Le 17 avril, lundi de la Quasimodo, les cieux s'ouvraient, nous n'en doutons pas, pour recevoir l'âme d'une jeune fille Crise qui rendait le dernier soupir dans notre hospice. Née dans l'infidélité sur un petit coin de terre qui refuse les

lumières de la foi depuis trente ans, le Lac Poule-d'Eau, elle y grandit jusqu'à l'âge de onze ans environ, quand, par un enchaînement de circonstances ménagées par la Providence, toute sa famille vint faire une visite à l'Ile-à-la-Crosse. Cette jeune fille, qui avait entendu parler de la prière, s'empressa de se présenter au missionnaire qui l'instruisit et la baptisa ; mais sa famille resta infidèle. Elle dut retourner avec elle au Lac Poule-d'Eau. C'était une âme privilégiée de Dieu. Elle se servit de la tendresse que ses parents lui portaient pour les engager à s'éloigner de ce lieu où le démon règne en maître. Sur ses instances, ses parents vinrent s'établir, avec d'autres Cris, à la Mission de la B. Marguerite Marie, au Lac Canot, à 30 milles de l'Ile-à-la-Crosse. A force de prières elle eut le bonheur insigne de voir son père, sa mère, ses trois frères et ses deux sœurs recevoir le saint baptême, devenir enfants de Dieu et de la sainte Eglise comme elle. Elle était heureuse ; mais elle aspirait à un autre bonheur : elle enviait la consolation que les Sœurs ont de vivre sous le même toit que Notre-Seigneur au Saint-Sacrement. Ce bonheur lui fut accordé. Elle fut reçue à l'hospice en 1876. Cette élue du bon Dieu se prépara avec une ferveur d'ange à sa première communion. Elle ne vivait que pour aimer et adorer Notre-Seigneur dans la Sainte-Eucharistie. Tout son bonheur était de passer de longues heures en prière à la chapelle, les dimanches et fêtes surtout. Mais la pauvre Sara n'avait pas de santé. Elle se traînait péniblement, quand au 14 septembre, fête de la Ste-Croix, au milieu d'atroces douleurs, une plaie s'ouvrit au côté gauche. Epuisée, elle prit le lit. De nouvelles plaies s'ouvrirent successivement, exhalant une odeur insupportable. Les mois suivants furent passés dans d'étranges souffrances. Son corps tombait en lambeaux ; le moindre mouvement élargissait ses plaies. Elle pleurait, gémissait, criait, se tordait les mains, priait, suppliait la Très Sainte Vierge de venir mettre fin à ses souffrances et de la conduire au bon Dieu. Elle fut dans la même position dix-sept jours, sans pouvoir se coucher, toujours assise et baignée dans l'écoulement qui s'échappait de ses plaies. A peine pouvions-nous suffire à changer ses linges. Elle avait les jambes tellement enflées qu'on ne pouvait les

remuer sans lui arracher des cris. Mais au milieu de tant de souffrances, impossible de trouver une plus grande résignation, une plus grande patience. Quand la douleur lui arrachait des pleurs et des cris, elle disait : “ Pardon, mon Dieu, c’est rien que mes yeux qui *braillent*, mon cœur est content de souffrir, merci, merci.” Nous lui suggérions d’offrir ses souffrances pour les pauvres sauvages du Lac Poule-d’Eau, afin qu’ils se convertissent. Pour calmer ses douleurs, elle chantait : “ J’irai la voir, un jour, au ciel ! au ciel ! ” et cet autre cantique : “ Seigneur, je crois et je veux, sans nuage.. ” Le dernier samedi qu’elle passa sur la terre fut comme un jour du ciel ; elle joignait les mains, puis, d’une voix forte, elle entonnait lentement ce cantique : “ Ecoutez bien, anges du sanctuaire, etc. ” Elle le chantait sans se lasser et elle nous invitait à chanter avec elle. Cette âme purifiée, sanctifiée par la souffrance, sentait ses derniers liens se briser, elle s’ennuyait du bon Dieu. Enfin le Divin Maître de la vie et de la mort mit fin à ses soupirs. Vers minuit, 16 avril, elle entra en agonie et s’éteignit doucement entre les bras de Marie qu’elle aimait tant ! Ses membres crispés par la maladie restèrent inflexibles. Ayant eu le bonheur de faire sa profession franciscaine le 20 mars, elle fut revêtue de l’habit de l’Ordre. Son visage calme, sillonné par ses cruelles souffrances, reflétait le bonheur. On lui chanta un grand service, en qualité de franciscaine. Ses compagnes du Tiers-Ordre, Marcelline, Angélique et Esther, vêtues de noir, suivirent le corps de leur Sœur défunte jusqu’au cimetière, où il repose dans le silence, au pied de la tombe de notre regret-tée Sœur Dandurand.

C’est ainsi que Dieu a ses élus jusqu’au sein de la sauvagerie ; car le Lac Poule-d’Eau, comme je l’ai dit, s’obstine à refuser la vraie lumière. Les chrétiens les plus fervents fuient cet endroit avec horreur. C’est en vain que, depuis la fondation de la Mission de l’Ile-à-la-Crosse, le missionnaire va offrir à ces pauvres sauvages les lumières de la foi. Les appas de la médecine, de la jonglerie, des songes et des superstitions sauvages retiennent cette bourgade dans les ténèbres de l’infidélité. Aucune parole n’amollit leur cœur ; leurs yeux ne voient pas ; leurs oreilles n’entendent pas.

Prions pour ces pauvres âmes. Il y a trois vieillards influents, dont l'un est chef, qui paralysent les efforts et la prédication du missionnaire, en intimidant les jeunes gens et les enfants que la grâce touche.

Ils disent : “ Je prierais bien, j'aime la prière ; mais mon père, mon grand père, mon oncle ne veulent pas ; ils disent “ qu'on va leur faire pitié ; qu'on ne tuera plus d'animaux “ si on prie, et qu'on va avoir toutes sortes de maladies.” Si nous pouvions obtenir par nos prières la conversion de ces vieux jongleurs, il est certain que toute la bourgade se rendrait.

Une famille crise, touchée par la grâce, s'éloigna bientôt du Lac Poule-d'Eau. C'était Nonkonus, avec sa mère, sa femme et ses petits enfants qui se rapprochaient de l'église pour prier, mais encore d'une manière indécise. La vieille mère seule était inébranlable dans ses superstitions ; elle ne voulait pas de la prière. Le R. P. Legeard instruisit le père qui se détermina enfin, puis la femme et les petits enfants. Ils eurent tous le bonheur de recevoir le saint baptême. Il ne restait que la vieille mère Attikons, (c'est son nom), qui tenait trop à son sac de médecine ; et puis elle nourrissait au fond de son vieux cœur sauvage une rancune *noire* contre notre sainte religion. Voici le point noir. Quand Mgr l'archevêque Taché vint évangéliser les peuplades du Nord, surtout celle de l'Ile-à-la-Crosse, avant d'admettre au saint-baptême les vieux Cris qui prenaient la prière, Sa Grandeur exigeait une chose avec rigueur. Ces pauvres infidèles avaient tous plusieurs femmes et il n'en fallait qu'une pour être baptisé. Or, la pauvre Attikons fut rejetée par celui qui l'avait prise, une autre lui étant préférée. Cette exclusion lui mit le dépit au cœur. Elle n'aimait ni les Frères ni les Sœurs et ne voulait pas entendre parler de religion. Quand elle voyait venir un missionnaire vers sa loge, vite elle s'élançait dans son canot et prenait le large. Prières, neuvaines, promesses, présents, tout fut vainement employé pour l'appivoiser ; elle s'obstinait, grogneuse, farouche, inexorable. Mais enfin voici venir le jour de la grâce. Elle paraissait s'adoucir un peu. Puis, un bon jour, on lui présente quelque chose, elle accepte, nous remercie même. Elle venait

nous voir, manger à l'hospice, causer avec nous. C'était un grand pas.

Deux ans se passèrent ainsi, pendant lesquels elle fit deux maladies dangereuses ; elle fut réduite à deux doigts de la mort, sans vouloir pourtant du saint baptême. Nous redoublâmes nos prières, nos supplications ; enfin, l'automne dernier, vaincue par la grâce, elle alla trouver une pieuse veuve Crise, maîtresse d'école en sa langue, pour apprendre ses prières. Elle fut accueillie avec joie, et cette bonne veuve nous en fit annoncer l'heureuse nouvelle par la première occasion venant du Lac Canot. La joie fut grande à la Mission, surtout parmi les gens de bien qui avaient prié pour sa conversion. Elle eut l'insigne bonheur d'être baptisée par le R. P. Moulin, pendant l'octave de l'Immaculée Conception. Elle s'appelle Anne. Il est à remarquer que le changement subi de cette pauvre sauvagesse suivit presque immédiatement la mort du bon vieux Cris qui, pour observer la loi de Dieu et prendre la "bonne religion," l'avait renvoyée.

Le 12 août, nous recevions au nombre de nos orphelines deux petites filles : Marie-Louise Denigon et Isabelle Grand-Baptiste, aimable petite fille de quatre ans, aux yeux noirs, vifs, qui annoncent l'intelligence. Le 19 du même mois, deux autres enfants furent arrachés à la misère la plus extrême. Il fallait voir ces pauvres petits quand ils furent lavés et changés, ils ne pouvaient se lasser de s'examiner de la tête aux pieds. Nous reçumes, en outre, une autre enfant de douze ans, jeune fille qui soupirait depuis longtemps après le bonheur de venir rester avec les Sœurs. Nous avons cru prudent de prendre certaines précautions pour l'adoption des enfants dans le Nord. Les parents se rendent au parloir de l'école avec deux témoins. Le R. P. Supérieur s'y rend aussi, et en présence de la Supérieure de l'hospice et de son assistante, les parents renoncent à l'autorité qu'ils ont sur leurs enfants. La Supérieure désormais tiendra lieu de mère à l'enfant et l'engagement, en due forme, est signé de part et d'autre.

Le 20 septembre, un bon Cris du Lac Canot, accompagné de sa femme et de ses enfants, arriva à la Mission pour donner sa fille Marie. C'est un bon vivant, mais qui

comprend les choses à sa façon. En donnant sa fille, il prétendait faire à la Mission un présent qui demandait du retour. Il commence un long discours, les yeux bas, parlant lentement, mesurant chacune de ses phrases. L'interprète répétait fidèlement chacune de ses paroles, les assistants ne savaient pas trop ce qui allait en résulter. Enfin, il dit : " A présent " que j'ai donné ma fille Marie au Père et aux Sœurs, il faut " bien qu'ils me donnent quelque chose à leur tour. Je serais " bien content s'ils me faisaient présent d'un petit veau !..." Involontairement un éclat de rire s'échappe de la poitrine des assistants, chacun disait : " Un petit veau !... un veau !... à la place de sa fille, voilà qui est paternel." Vas sans dire que nous avons gardé la fille sans donner le veau.

Ce bon vieux Cris vient de temps en temps à la Mission. Or, un jour que plusieurs sauvages de sa tribu étaient en marché avec le Supérieur de la Mission pour acheter quelques animaux, il écoutait les pourparlers, et il paraissait étonné de ce que le Père vendait ses animaux cher. Il prit enfin la parole et dit : " Tes animaux, ton bœuf, ta vache " sont cher, je ne suis pas capable d'en acheter, mais je vou- " drais bien acheter une autre chose, ça doit pas coûter cher, " c'est tout petit. Tiens, j'ai jamais mangé de poule ; je ne " connais pas quel goût cette viande-là peut avoir, veux-tu " m'en vendre une ?..." Le R. Père qui savait que nous n'avions nulle envie de vendre nos poules lui dit : " C'est bon, je vais t'en vendre une tout de suite ; seulement il faut te dire que les poules, quoique petites, coûtent bien cher, à cause des œufs qu'elle nous donnent qui sont si bons !..." " C'est égal, dit le vieux Cris, vends-moi une poule ; combien coûte-t-elle ? " Le Père ramassant tout son sérieux, 20 plus répondit-il. " Wa ! wa ! wa ! ta poule qui est toute petite, tu la vends aussi cher que ton bœuf, qui est si gros ! Garde-là ! " et il s'en alla en riant.

Voici l'inventaire de nos récoltes pour cette année 1882.

Nous avons récolté 300 barils de belles et bonnes patates, 80 barils d'orge, *une poignée de blé*, un baril d'avoine ; malgré le ravage des vers, nous avons recueilli de notre jardin plus de 200 concombres, 5 melons, 20 citrouilles, dont quelques-unes pesaient 35 lbs, 1 baril d'oignons, 25 barils de choux

de Siam, 5 de bet'eraves, 5 de carottes, 20 de pommes de choux, enfin des fèves, des rabioles, des raves et des radis. Jamais nous n'avions encore eu un aussi beau succès.

Nos pauvres sauvages, toujours si pressés de se rendre à la Mission pour la belle fête de Noël, ne vinrent qu'en très petit nombre cette année. Leur pauvreté fut extrême. Le bourgeois n'avait reçu ni munition, ni fil à rets. Il ne leur donnait presque rien des avances qu'il avait coutume de leur faire, de sorte que nos pauvres gens eurent cruellement à souffrir cet hiver du froid et de la faim. C'est alors que le cœur d'une Sœur de Charité pleure, en voyant, d'un côté, tant de misères, et de l'autre, l'impossibilité de les soulager.

Nous reçûmes de notre dévoué bourgeois, en étrennes, pour nos enfants, à l'occasion du nouvel an, 35 lbs de viande, 30 lbs de farine, 18 lbs de sucre et 5 lbs de raisin.

Messieurs les commis Franklin et Hinter voulurent aussi, à l'instar de leur bourgeois, fournir leur contingent d'étrennes, en donnant un beau et bon sac de farine.

1883.

Le Jour de l'An 1883 nous apporta en étrennes ses consolations divines et pour gages ses bénédictions à profusion. Le ciel, par ses secours divins, nous préparait au sacrifice qu'il devait réclamer de nous dans le cours de cette année. Il fait bon de ne pas connaître l'avenir, car qui pourrait jouir un instant de la vie, si nous étions en perspective de tel jour, telle heure, telle minute?... Inconscientes donc de ce qu'il devra nous arriver, placées entre les bras de la douce Providence, nous faisons de mutuels souhaits de bonheur d'autant plus véhéments que nous sentons nos liens se resserrer avec les années. Et pourtant, mon Dieu, vous-même allez briser ces liens qui nous unissent si fortement; vous allez appeler à vous l'une d'entre nous; et il nous faudra pleurer...

Aucun incident ne vint trancher la monotonie de la première quinzaine de cette nouvelle année. Le 18, notre vieux Cris Nonkonus arriva à la Mission pour y voir sa fille Marie, donnée si solennellement l'automne dernier. La jeune fille

souffrait depuis quelque temps ; elle était même sérieusement malade. Soit inconstance naturelle au caractère sauvage, soit effet de la maladie, cette pauvre enfant, jusqu'ici si heureuse avec nous, voulait à tout prix retourner à la cabane paternelle. Or, tous connaissent que les sauvages ne savent rien refuser à leurs enfants, dut-il leur en coûter la vie. Avis, remontrances, exhortations, tout fut inutilement employé de notre part. Il fallait partir et sans retard. Pauvre malade, presque à l'extrémité, par un froid intense, n'importe. Voilà notre chère malade étendue sur une *traîne* à chien, enveloppée et liée comme un fagot : elle part. Son vieux père tire la *traîne* d'abord, en attendant le secours d'un chien sur la grande route. Après avoir cheminé trois milles environ, l'infortuné père s'aperçoit que son enfant dort. A quelque distance de là, elle paraissait dormir encore. Rencontrant sur sa route une vieille cabane habitée dans le moment, il fait halte. Son premier soin fut de faire prendre quelque chose à la pauvre enfant, mais elle dormait. Elle ne voulait plus parler. Jugeant imprudent de continuer plus loin sa marche, hélas ! trop hasardeuse, il se décide à camper là. Deux jours après, sa pauvre enfant rendait le dernier soupir. Le père affligé, désolé, remit le corps de sa fille sur sa *traîne*, et arriva à la Mission avec les restes de cette chère enfant.

Nous reçûmes avec douleur la dépouille mortelle de cette pauvre enfant que nous aimions, morte loin de nous, privée de secours religieux. L'enterrement eut lieu le 25. Nous déposâmes ses restes au cimetière parmi nos enfants de la Mission.

La belle fête de Pâques amena un certain nombre de sauvages, moins que d'ordinaire, cependant. Ils eurent tant à souffrir cet hiver. Pauvres sauvages ! C'est pourtant leur unique joie de venir à la Mission ! C'est un spectacle toujours nouveau et qui nous attendrit souverainement que l'arrivée des sauvages, soit pour les fêtes de Noël ou de Pâques, soit pour la mission du printemps et de l'automne. A peine abordés au rivage qu'ils s'empressent de débarquer et commencent les embrassements d'usage : il y a si longtemps qu'ils ne se sont pas vus. Après cette accolade fraternelle, les femmes commencent à sortir le bagage du prosaïque canot.

Souvent on aperçoit, au fond du frêle esquif, un petit poupon endormi ou éveillé, couché entre deux, trois ou quatre chiens. Cher petit innocent, il est en sûreté là sous l'œil de la famille canine. En moins d'une heure les tentes sont dressées, et, pour les rendre imperméables, sont garnies de branches de sapins. On place le pauvre bagage : rien de plus élémentaire. Quel meuble manque au sauvage ? Aucun ; il n'en a pas besoin. Puis on allume un bon feu, à la porte de la loge. Notre Ile, d'ordinaire si déserte, si silencieuse, prend un autre aspect. Souvent à une heure fort avancée dans la nuit, elle retentit de cris, de joyeux éclats de rire, de jeux qui nous empêchent de reposer. Les femmes chantent, les enfants pleurent, les grands enfants crient, c'est un tintamarre qui tient éveillé. Puis tout-à-coup une fusillade se fait entendre au loin, c'est l'annonce de nouveaux venus. Ce sont des parents, de vieux amis ; la joie augmente, les saluts, les embrassements recommencent, sur la grève même. Après ce cérémonial strictement observé, on court à l'Eglise pour dire " Bonjour au bon Dieu." Il y a si longtemps qu'ils n'ont pas joui de la présence du Saint-Sacrement. Mais il faut aussi dire bonjour au Missionnaire. Tant pis s'il est couché, il faudra bien, bon gré mal gré, qu'il se lève ; car ils frapperont jusqu'à ce qu'ils aient une réponse. Le printemps dernier, après 11 heures sonnées, arrive à la fenêtre du missionnaire endormi une pauvre vieille sauvagesse qui frappe. " Qui va là ? Père, père, c'est moi, j'arrive, je viens te dire bonjour. Je ne dormirai pas si je ne te touche la main avant de me coucher." Est-ce qu'une telle naïveté n'importune pas le pauvre missionnaire ? nullement. Il aime ses enfants des bois, jusqu'à leurs importunités mêmes.

Le 2 juillet, les Rév. Pères de la Mission reçurent une lettre de Mgr Grandin, leur annonçant son arrivée à l'Ile à la Crosse pour la fin de la semaine, avec le Rév. P. Soullier, Visiteur. Grande surprise ! Grande joie ! car cette visite devait avoir un caractère spécial cette année. C'était le 25^e anniversaire du Sacre de S. G. Monseigneur Grandin. Nous étions donc, nous les plus pauvres de son diocèse, appelées les premières à célébrer ses noces d'argent. Nos cœurs étaient à juste titre fiers et joyeux. Dès le jour même

notre chère Sœur Marguerite-Marie, qui préludait au grand voyage du temps à l'éternité, se mit, avec une ardeur que la piété filiale seule peut inspirer, à préparer chansons, dialogues, adresses, etc., et à exercer ses chères enfants. D'un autre côté, nos Sœurs faisaient grande parure à l'église, tandis que notre chère dépensière, ma Sœur Nolin, s'évertuait à inventer des mets de toutes sortes pour le grand dîner. N'en déplaise à sa modestie, cette chère Sœur avait réussi merveilleusement bien à faire un magnifique pain de Savoie, portant 8 petits pavillons avec *mottoes* à la louange de notre digne Evêque et surmonté d'une crosse en sucre. C'était superbe pour nous, pauvres habitants de l'île. Nos préparatifs achevaient ; nous en étions au vendredi, 6 juillet. Sur le soir, les RR. Pères se rendirent jusque fort avant sur la rivière Castor pour y rencontrer notre digne Prélat. Après avoir navigué bien longtemps sans aucun indice de barge ou de canot, ils s'en revinrent tout déconcertés et tristes. Qu'était-il donc arrivé ? Tout portait à croire que Monseigneur avait changé l'itinéraire de sa visite, puisque S. Grandeur devait se rendre à St-Albert pour le 24, jour fixé pour célébrer ses noces d'argent, que les RR. Pères avaient été invités pour ce jour, et qu'aucune information ultérieure n'était venue déranger le programme. Nous crûmes donc qu'il fallait renoncer à la satisfaction si légitime de fêter notre Pasteur. Il fallut défaire notre parure et dire adieu à nos enfants qui, retenus pour la circonstance, s'en allaient à leur vacance. Et notre chère dépensière dut à contre cœur régaler son monde de ses viandes si bien apprêtées, de ses beaux et bons œufs de poules recueillis avec tant de soin, de ses excellentes pâtisseries qui fondaient au contact seul et à l'œil. Adieu, belle fête ! adieu superbe banquet !...

Une autre tristesse vint s'ajouter à celle-ci ; notre chère Sœur Marguerite-Marie, qui déclinaït sensiblement, fut surprise dans la nuit du 21 d'une hémorragie qui nous effraya. Cette chère malade se mit au lit vers onze heures et demie dans la nuit, après avoir arrêté le crachement. A peine étions-nous à reposer qu'un coup de fusil se fait entendre. Qu'était-ce donc ? c'est sans doute notre nouveau bourgeois, qui fait ainsi annoncer son arrivée. Nous étions en éveil ;

mais ça ne pouvait être Monseigneur, puisque nous en étions au 22 juillet. Cependant, le bon Frère Labelle, éveillé au bruit du fusil, se lève et va s'informer au camp montagnais pourquoi ils avaient tiré. Ces braves gens dirent qu'ils ne savaient pas pourquoi ; ils avaient tiré seulement parcequ'ils avaient vu une barge passer au large qui avait donné une décharge et qu'ils y avaient répondu. C'est probablement notre nouveau bourgeois qui arrive, ajoutèrent-ils. Restez donc tranquilles, ne tirez plus, leur dit le Frère, gardez votre munition ; personne ne vous la rendra quand vous n'en aurez plus. Nous n'avions pas encore songé à dormir que nous entendons frapper à la porte de la maison des Pères. Nous nous levons pour la troisième fois et nous apercevons cette fois les Rév. Pères qui se dirigent en toute hâte au rivage. Oh ! pour le coup, plus de doute, c'est Monseigneur. En effet, un instant après, nous apercevons Sa Grandeur qui entre avec le Rév. P. Visiteur. Ces saints voyageurs étaient harassés de fatigue ; ils ne prirent que peu d'instant pour se livrer à un repos si bien mérité. Il était une heure après minuit. Les RR. PP. Rapet et Dauphin voulurent dire leur messe, pour se concerter ensuite sur le programme de la réception et sur la fête des noces d'argent. Vers trois heures du matin, nous étions donc en pleine activité. La parure se recomposait à l'église comme par enchantement, de sorte qu'elle fut terminée pour la messe de Sa Grandeur. Mais nos enfants étaient loin ; ils avaient déjà en partie oublié ce qui leur avait été montré avec tant de dévouement. Vite on les rappelle, nul besoin de téléphone, ni de télégraphe, c'est du cœur que part l'électricité et elle sait où parler. En quelques heures tous nos enfants sont réunis et voilà que leur dévouée maîtresse s'efforce de raviver dans ces jeunes mémoires les chansons, adresses, dialogues, appris pour la circonstance. Deux jours suffirent. Le 24, la célébration des noces d'argent, annoncée pour cette date à St-Albert, se faisait au contraire à l'Île-à-la-Crosse. Nous n'avions pas, dans notre dénuement, les moyens d'organiser une fête aussi splendide que le méritait Sa Grandeur et telle que nos Sœurs de St-Albert se proposaient de le faire ; mais du moins nos cœurs ne leur cédaient en rien. Voulant donc offrir un témoignage

de reconnaissance à notre digne pasteur, nous lui présentâmes une paire de souliers de caribou blanc brodés. Sa Grandeur était assistée au saint autel par les RR. PP. Rapet et Dauphin. Ma Sœur Marguerite-Marie, surexcitée par les émotions, put, malgré son extrême faiblesse, accompagner le chant qui fut tout-à-fait touchant. Le cœur chantait avec la voix l'hymne de la reconnaissance. A dix heures, Sa Grandeur, accompagnée du Rév. P. Visiteur et des autres Pères de la Mission, passa à la classe, où nous avions préparé un trône pour le roi de ce beau jour. Après un débat d'humilité qui dut cesser enfin, Monseigneur y prit place. La petite séance s'ouvrit par le chant, puis vinrent un dialogue fort sentimental, une adresse, des souhaits, des vœux où le cœur avait la plus large part. Tout se fit avec tant d'entrain et de précision, tout fut si bien exécuté, que nous eûmes lieu d'être satisfaites de nos chères enfants. Monseigneur tout ému prit la parole qu'il dut bientôt céder au digne Père Visiteur qui, avec autant de délicatesse que de paternité, remercia tous ceux et celles qui avaient contribué à la fête. Notre chère Sœur dépendière ne reçut pas alors sa part de remerciements puisqu'elle n'avait pas encore fourni son contingent à la fête. Enfin l'heure du dîner sonna, et nos vénérés hôtes firent honneur aux mets de notre chère Sœur, assaisonnés de tant de bonne volonté. Enfin cette journée bénie se termina par un Salut solennel. Le souvenir de ce beau jour vivra longtemps dans l'esprit et le cœur des fidèles de notre chère Ile-à-la-Crosse.

Le 26, huit de nos chers enfants firent leur première communion des mains de Sa Grandeur et neuf furent confirmés avec un grand nombre de sauvages. Dans la soirée eut lieu la rénovation des promesses du baptême, la consécration à la Sainte-Vierge et la réception du saint scapulaire. Le sermon de circonstance fut donné par le Rév. P. Visiteur.

Le 29, dimanche soir, Monseigneur voulut bien bénir une statue de Saint-Joseph que nous avons posée sur un piédestal dans notre jardin, afin de lui en confier la garde.

L'Ile-à-la-Crosse ne fut jamais le Thabor ; s'il apparaît, à rares intervalles, des jours de joie, bientôt notre ciel se voile de nuages et nos joies, quelque légitimes qu'elles

soient, disparaissent. Donc, le 30, notre ciel s'obscurcit. Nos vénérés visiteurs, après quelques jours passés au milieu de nous, laissaient notre Ile pour aller faire des heureux ailleurs. Telles sont les joies fugitives d'ici-bas !

Il y avait près de 15 jours que le poisson avait disparu de nos lacs. Nos pauvres sauvages jeûnaient.....Quelle misère !.....Quelle souffrance de notre part de ne pouvo^r soulager, au gré de nos désirs, tant de malheureux ! Pour nous, nous avons une assez bonne provision de poisson sec, de l'orge et des patates, de sorte que nous ne jeunâmes pas, ni nos chers enfants. Nous eûmes même la consolation de soulager un bon nombre de ces pauvres affamés, en leur donnant de bon cœur un peu de nos minces provisions, qui disparaissaient, hélas, bien rapidement à notre regret. Donner aux pauvres, c'est prêter au Seigneur. Le bon Dieu se plut, en effet, à multiplier nos récoltes à l'automne. Les légumes abondaient. 800 barils de belles patates, de l'orge, d'autres grains, en un mot, nos petites aumônes étaient payées au centuple. Que Dieu en soit béni !.....

Cependant le *Benedicamus Domino* ne doit pas éloigner de nos lèvres le *Fiat* du cœur, car toujours l'amer calice est là, parfois débordant. Depuis le mois de mai, nous voyions avec peine notre chère Sœur Marguerite-Marie s'épuiser, se mourir. Elle-même sentait sa fin approcher et s'y préparait par un redoublement de ferveur. Le 16 octobre, elle fut prise d'une nouvelle hémorragie qui la laissa dans une faiblesse extrême, de sorte que nous crûmes qu'il était prudent de lui faire recevoir les derniers sacrements. Cette proposition parut d'abord la surprendre ; mais pieusement résignée elle accepta cette nouvelle grâce avec reconnaissance. Tout son bonheur, depuis lors, était de s'unir à son Dieu par la sainte communion ; toute sa conversation consistait en prières, en oraisons brûlantes au Sacré-Cœur. Pour se tenir de plus en plus unie au Divin Epoux de son âme, elle refusa même de lire quelques lettres qu'elle avait reçues. Elle ne parlait que des choses du ciel ; elle ne cherchait qu'à s'abîmer dans le Sacré-Cœur. Dans les accès de ses cruelles souffrances, nous l'entendions demander à Notre Seigneur de mettre

fin à ses tourments. Ne pouvant chanter, elle récitait avec un accent qui dut monter jusqu'au trône de Notre Divine Mère : "Au secours, Vierge Marie, etc." Elle nous disait avec abandon : " Je n'ai pas peur de mourir, j'ai mis toute ma confiance dans le Sacré-Cœur, je ne serai pas confondue." Elle avait une image du Sacré-Cœur qu'elle ne perdait pas de vue depuis plusieurs années. Quand, dans la dernière période de sa maladie, elle fut réduite à garder le lit, cette amante du Sacré-Cœur la plaça sur son cœur, en disant : " C'est mon espérance, c'est ma force." Le saint Jour de Noël, notre chère mourante eut une nouvelle crise, nous crûmes qu'elle touchait au dernier moment. Après ce premier prélude d'une agonie qui s'annonçait prochaine, elle fit effort pour avaler quelques petites parcelles d'hosties afin de recevoir de nouveau le saint-Viatique, mais ce fut en vain, elle étouffait. Sensible à cette privation, cette chère mourante disait souvent dans la journée : " Ce n'est pas fête pour moi, je n'ai pas reçu l'Enfant-Jésus dans mon cœur. Chère âme, elle s'unissait toute entière à Jésus souffrant. Elle s'abreuvait à longs traits, au calice de l'amertume du trépas et elle se croyait loin de Jésus, cette âme si pieusement dévouée au Sacré-Cœur.

Le 27 décembre, jour du suprême moment, sur les onze heures, sentant sa langue s'embarrasser, elle demanda à se confesser : ce qu'elle fit avec pleine connaissance. A 2½ hrs P.M., notre chère malade entra en agonie. Est-ce que nos cœurs n'agonisaient pas avec le sien ?..... Inondée des sueurs de la mort, pâle, haletante, elle saisit des deux mains l'image du Sacré-Cœur et, d'une voix intelligible, entrecoupée par le râle de la mort, elle fit l'offrande suivante : " Père Éternel, " je vous offre le cœur adorable de Jésus votre Divin Fils " pour ma caution pour toutes les fautes de ma vie passée. " Je vous l'offre pour mon action de grâces et pour être mon " dernier acte d'amour !....." Puis elle s'affaissa sur ses oreillers. Nous récitâmes de nouveau les prières des agonisants intercalées d'aspirations pieuses au Sacré-Cœur de Jésus et à la Très Sainte-Vierge. Nous étions suspendues à ses lèvres mourantes attendant avec anxiété son dernier soupir. Une demi-heure se passa ainsi les yeux attachés sur

notre Sœur agonisante. Tout-à-coup, les traits de notre chère Sœur, si sereins si calmes, jusqu'ici, se contractèrent de frayeur et d'effroi et, se levant sur son séant, elle tendait les mains, cherchant dans le vide au-dessus d'elle un appui qui semblait la fuir..... Marie !... Marie !... Marie !... fut son cri de détresse pendant les deux ou trois minutes que dura cet assaut. Nous étions plus mortes que vives. Le Révérend Père renouvela l'absolution, en même temps qu'il lui suggérait des pensées de confiance et d'abandon. Enfin, s'affaisant sur son lit, elle reprit son calme, et sereine comme auparavant, elle rendit le dernier soupir. Que se passa-t-il donc en ce moment entre cette âme et Dieu ? C'est le secret de la tombe. Nous devons le respecter. Nous perdions en cette bien-aimée Sœur une digne auxiliaire, une fervente religieuse, qui donnait à tous ceux qui traitaient avec elle des sujets d'édification, imprimant à tous un mouvement de ferveur, de piété.

Le glas funèbre annonça bientôt à notre population que c'en était fait. Tous voulurent rendre leurs devoirs de piété à celle qui pendant 12 années s'était dépensée, usée pour l'instruction des enfants de cette Ile.

Le 29 eut lieu le service de notre regrettée Sœur. Toutes les gens de l'Ile-à-la-Crosse voulurent y assister, protestants comme catholiques, le bourgeois en tête. Au jour de deuil, l'Ile-à-la-Crosse ne forme plus qu'une seule et même famille. C'est au milieu de cette sympathie générale que nous allâmes, en pleurant, conduire à sa dernière demeure celle que nous aimions si tendrement. Le cercueil fut bientôt descendu dans la fosse bénite et le silence de la mort reprit son cours. Tout était fini ! Reposez là-bas, chère compagne de mission, tout auprès de votre devancière que vous veniez conduire, en pleurs, il y a six ans, et qui vous invite à dormir en paix et ensemble le sommeil du juste. N'oubliez pas celles que vous laissez sur cette terre, pour continuer votre œuvre de dévouement. Comme vous, elles n'aspirent, après le grand travail de la vie, qu'au bonheur, qu'à venir se reposer un jour près de vos restes mortels sur lesquels elles veilleront avec amour et soin. *Requiescat in pace !*

Le silence de la mort clôt ici nos 23 années d'annales. Et comment parler encore quand la mort a saisi de son froid glacial les mains de celles qui tracèrent ces lignes ? Je n'implore pas indulgence, les morts ont toutes les sympathies ; mais je réclame une prière pour cette Sœur bien-aimée, et un souvenir auprès du bon Dieu pour celles qui lui survivent.

FIN.

MISSIONS D'AFRIQUE

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.]

MISSIONS DE CARTHAGE ET DE LA TUNISIE.

Lettre de S. Eminence le Cardinal Lavignerie à Messieurs les Présidents et membres des Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, sur les missions de la Tunisie.

Suite (1).

DEUXIÈME PARTIE.

SOMMAIRE.

VI. Explication de la destruction et de la résurrection de l'Eglise d'Afrique.—VII. Comment cette résurrection a commencé par la France. Faits récemment accomplis en Tunisie.—VIII. Intervention du Saint-Siège pour le rétablissement de l'Evêché de Carthage.—IX. Obligations que ces actes imposent au clergé et aux catholiques d'Afrique et du monde entier. Justice et charité envers les Musulmans.—X. Utilité de l'exemple et nécessité d'appeler les colons chrétiens.—XI. Œuvres catholiques déjà créées et œuvres à faire en Tunisie.—XII. INSTAURANDA CARTHAGO !

VI

“ Devant la ruine si complète de l'Eglise d'Afrique, une question se pose à l'esprit chrétien : Comment une terre qui a produit tant de martyrs, et vu naître des Docteurs immortels, est-elle restée noyée dans son propre sang et ensevelie durant tant de siècles comme dans la tombe ? Comment Dieu, qui ne demandait, sous la loi de crainte, que dix justes pour épargner les villes coupables, a-t-il, sous la loi de miséricorde, laissé périr une Eglise où ont vécu tant de saints ?

“ Victor de Vite n'hésite pas et regarde ces catastrophes comme le juste châtement des désordres des chrétiens de l'Afrique.

(1) Voir No. 26, p. 162.

“ Sans doute l’Afrique avait ses saints ; mais plus le don qu’elle avait reçu de Dieu était magnifique, et plus son peuple était coupable de le rendre inutile. J’ai dit que les sanglantes invectives de Salvien contre la corruption africaine s’adressaient surtout aux païens. Je l’ai prouvé par ses propres paroles ; mais ceux qui connaissent à fond les œuvres de Tertullien, de saint Cyprien, de saint Optat, de saint Augustin, de saint Fulgence, savent combien, parmi les chrétiens eux-mêmes, à côté de tant d’illustres exemples d’innocence, de vertu, d’héroïsme, se trouvaient encore de défaillances. Le sang africain, héritage des générations païennes, conservait, même après le baptême, des germes terribles de révolution contre les préceptes de l’Evangile. Les scandales, les schismes, les hérésies naissaient de ces dispositions coupables. Comment s’en étonner, lorsqu’on a lu dans saint Paul, ce qui, sous les yeux mêmes des Apôtres, se produisait dans l’Eglise de Corinthe ?

Voilà ce qui explique, et au delà, ces grandes ruines. Elles doivent être à jamais la leçon du monde chrétien, la leçon de notre siècle en particulier. Sommes-nous meilleurs, en effet, après dix-neuf cents ans de christianisme, que ne l’étaient, je ne dis pas les chrétiens, mais les païens même de l’Afrique ? Pourrions-nous seulement aujourd’hui, au milieu des déchainements de l’athéisme, répéter sans rougir la parole de Tertullien : “ Parmi toutes les perversités des “ sectes diverses qui nous entourent, il n’y en a pas une “ seule qui ait émis un doute sur l’existence d’un Dieu créa- “ teur de l’univers (1) ! ”

“ C’est la réflexion que les fidèles de notre temps devraient faire chaque jour, en s’efforçant de racheter, par leurs bonnes œuvres, les crimes de la société contemporaine. Elles seules pourront vaincre la justice de Dieu. C’était aussi, au temps de ses désastres, la seule espérance de l’ancienne Afrique. Elle comptait alors que ses saints imploreraient et obtiendraient, un jour, miséricorde pour elle. Victor de Vite ne faisait que traduire cette pensée, lorsqu’il terminait ainsi son ouvrage :

(1) Tertullien, *lib. de Praescript. cœn.* XXXIV.

“ Venez, ô saints Patriarches, ô saints apôtres, et voyez
“ l’Afrique entière, autrefois illustrée par ses Églises sans
“ nomdre, et aujourd’hui tristement désolée, si fière alors de
“ ses Pontifes, et maintenant veuve et méprisée... Priez
“ pour elle, ô vous qui êtes de la même race d’où sont sortis
“ ceux qui combattent après vous sur la terre. Ecoutez les
“ gémissements du peuple africain, intervenez pour lui au-
“ près de Dieu. Hélas ! nous ne méritons pas que vous priiez
“ pour nous, car les maux que nous souffrons, ne sont pas
“ seulement une épreuve, ils sont le châtement de notre vie
“ coupable. Mais vous ne refuserez pas de prier pour vos
“ fils, malgré leurs fautes, puisque le Christ a voulu prier
“ même pour ses ennemis (1).”

“ Ces prières furent enfin exaucées, le jour où la France
prit, par ses soldats, possession de l’Algérie. Que n’eût pas
dit Victor, s’il eût entrevu, comme nous, les conséquences
prochaines de cette conquête ; s’il eût vu bien au delà des
bornes de la Mauritanie, de la Numidie, de la Proconsulaire,
autrefois chrétiennes, l’Afrique assiégée jusque dans ses pro-
fondeurs inconnues, grâce à l’émulation qui s’est emparée de
toutes les nations civilisées et des envoyés même de l’Évan-
gile ?

“ Il eût alors admiré avec nous les secrets de la Providence
divine. D’une part, les désordres anciens punis par de longs
siècles de ténèbres et de souffrances ; de l’autre, les mérites
de tant de saints récompensés, bien au delà des limites où
ils ont eux-mêmes porté l’Évangile, par l’appel à la lumière
et à la vie de ce grand continent qui les a depuis si long-
temps perdues.

“ Mais je porte trop loin mes pensées, et j’oublie que je
n’ai à vous parler aujourd’hui que de Carthage et des Mis-
sions de la Tunisie.

VII

“ Il y a donc maintenant un demi-siècle que l’œuvre de
résurrection est commencée par les mains de la France. Ce
fut d’abord un diocèse, avec ses deux évêques successifs :

(1) Victor Vit. *Hist. persec. Vandal.*, in fin.

Mgr Dupuch, de sainte mémoire ; Mgr Pavy, dont la haute intelligence égalait les ardeurs. Plus tard, une Province ecclésiastique, avec ses trois cents églises paroissiales, son clergé, ses Ordres religieux.

“ Mais si le corps de ce nouveau Lazare sortait, ainsi, peu à peu du tombeau, la tête y restait encore. La tête, c'était Carthage. Carthage, la métropole des sept cent cinquante diocèses de l'Afrique. Ils recevaient tous d'elle, après Rome, en effet, leur direction et leur vie. Leurs évêques s'y réunissaient en conciles restés fameux dans les annales du passé.

“ Mais la France qui avait commencé l'œuvre, devait aussi la compléter.

“ Je l'ai dit en commençant, je ne veux point faire de politique et, par conséquent, je ne raconterai même pas des événements d'ailleurs trop voisins de nous, pour que le souvenir n'en soit pas vivant dans toutes les mémoires. On sait comment nos soldats vinrent camper, il y a quatre ans, sur les collines de Carthage, et comment, par une sorte d'attention de la Providence, ils plantèrent ainsi leur drapeau près du tombeau même de saint Louis.

“ Mais ce que je puis et dois dire, c'est ce que notre sage et grand Pontife Léon XIII a voulu faire pour répondre sans retard à ces espérances inattendues.

“ Vos *Annales*, qui gardent l'histoire des missions catholiques de ce temps, doivent enregistrer comme des titres d'honneur ces actes du Saint-Siège.

“ Reprenons donc les choses où je les ai laissées dans la première partie de cette lettre.

“ Après la disparition des chrétiens indigènes, il ne resta bientôt en Tunisie d'autres fidèles que les victimes de la piraterie, enlevées chaque jour sur les côtes de la Sicile, de la Corse, de la Sardaigne, de l'Italie, de la Provence, de l'Espagne, par les forbans, apostats ou turcs, qui s'étaient unis pour une vie de crimes et de pillages. Amenés à Tunis ou à Bizerte, ils y étaient, comme le fut, il y a deux siècles, saint Vincent de Paul, vendus à l'encan sur les places publiques, ou enfermés dans les bagnes du Beylick.

“ D'abord privés de tous secours religieux, autres que ceux qu'ils pouvaient recevoir de prêtres enlevés comme eux

par la violence et jetés en esclavage, ils purent établir plus tard des chapelles dans les salles obscures des bagnes. Là, les fils de saint Vincent-de-Paul, ceux de Saint-François exerçaient un ministère vraiment héroïque, qui les exposait à tous les périls. Plus d'un y consumma son apostolat par les plus atroces supplices.

“ Les choses durèrent ainsi jusqu'à la conquête d'Alger. Une tolérance plus large s'établit alors en Tunisie, par la crainte qu'inspirait le voisinage de nos troupes. Les chrétiens commencèrent à se fixer sur d'autres points de la Régence. Des paroisses furent fondées, mais en si petit nombre néanmoins, qu'en cinquante années, leur chiffre n'a point dépassé celui de sept, et avec les deux qui existaient déjà à Tunis et à Bizerte, celui de neuf en tout, savoir : La Goulette, Porto-Farina, Sousse, Monastir, Sfax, Mehdiâ et Djerba.

“ En 1842, le Supérieur des Capucins italiens de la Tunisie fut élevé au rang de Vicaire Apostolique. Il reçut, peu après, la consécration épiscopale. C'était Mgr Suter, de vénérable et pieuse mémoire. Il continua son administration jusqu'en 1881. Au milieu de quelles difficultés, de quelles contradictions acerbes, de quelles calomnies, lui seul l'a bien su ; car, avec sa réserve, sa patience, sa modestie, sa rare vertu, il gardait toutes ses peines pour lui-même. A certains moments néanmoins, sentant le poids trop lourd, il avait sollicité du Saint-Siège, avec instance, la faveur de se retirer. Il crut un moment l'avoir obtenu de Pie IX ; mais, s'étant rendu à Rome pour en remercier le Pape, il trouva ses dispositions changées. C'était la conséquence des conditions nouvelles que l'on prétendait imposer au Saint-Siège pour le gouvernement ecclésiastique de la Tunisie. Mgr Suter dut reprendre la charge qu'un moment il avait laissée. A plusieurs reprises, il insista pour l'abandonner de nouveau, toujours inutilement. Enfin, au mois de février 1881, après quarante ans d'apostolat et à l'âge de 84 ans, il avait obtenu de la Propagande l'autorisation de se retirer. Il présentait pour sa succession les noms de trois Religieux italiens de son Ordre, sur lesquels se faisaient les informations d'usage, lorsqu'arriva l'occupation de la Régence.

Le gouvernement français, qui venait de prendre le Pro-

tectorat, intervint auprès du Saint-Siège et représenta qu'une situation nouvelle exigeait un clergé nouveau. Il demanda la nomination d'un Prélat français, au lieu de celle de l'un des religieux italiens, dont les noms avaient été proposés. Il était difficile d'aller contre un tel désir ; mais, avec sa prudence ordinaire, le Saint Père refusa d'engager dès lors un avenir encore incertain, et c'est ainsi que, d'un commun accord, on se trouva amené à choisir un Administrateur provisoire.

“ Le voisinage d'Alger, et le fait que j'avais déjà fondé, comme vous le savez, un établissement à Saint-Louis-de-Carthage, portèrent sur moi les vues du Saint-Siège. J'obéis au Vicaire de Jésus-Christ et aux désirs du Gouvernement, et j'acceptai, sans me faire illusion sur les embarras de cette charge nouvelle.

“ La situation provisoire créée par cette décision du Souverain Pontife a duré trois années. Pendant ce temps, les puissances se sont accordées. Le gouvernement tunisien a accepté sans arrière-pensée les conséquences pratiques du Protectorat ; la France s'est trouvée définitivement établie dans ce pays et, avec elle, la liberté chrétienne. Les œuvres catholiques se sont multipliées et ont pu fournir les éléments nécessaires à la vie d'un Diocèse. C'est alors que le Souverain Pontife a cru devoir couronner l'œuvre qu'il avait commencée.

“ Dans le Consistoire du 10 novembre dernier, il a rendu publique la Bulle et l'Encyclique mémorable, par lesquelles il daigne rétablir l'Archevêché de Carthage.

VIII

“ Nobiesse oblige, ” dit notre vieux proverbe français. La foi ne nous fait pas moins un devoir de répondre par les œuvres aux bienfaits reçus de Dieu. Les œuvres catholiques de la Tunisie doivent donc prendre un développement nouveau en rapport avec l'impulsion qu'elles viennent de recevoir du Vicaire de Jésus-Christ. Mais, pour se faire une

juste idée de nos obligations à cet égard, il faut montrer dans quel état se trouve le champ nouveau que nous avons à cultiver.

« Commençons par le mahométisme qui le couvre presque tout entier.

« Je l'ai dit dans la première partie de cette lettre. ce n'est pas tout d'un coup que l'Eglise catholique a cessé d'exister dans la Tunisie. Il fallut six siècles de persécution pour l'anéantir, et encore ne fut-ce d'abord qu'en apparence.

« Les souvenirs de l'ancienne voie, c'est ainsi que parlent encore les Musulmans de l'Afrique du Nord, se conservaient dans leurs traditions, comme la marque s'en voit sur leurs fronts et sur leurs mains (1). En Tunisie, plus encore qu'ailleurs, les indigènes ont gardé un genre extérieur de vie qui se rapproche du nôtre. Le peuple presque entier est monogame. (La polygamie n'existe que chez les grands, tous ou à peu près, d'origine turque). Il est fixé au sol. Il habite des maisons de pierre. Il travaille. Il est exempt de fanatisme.

« C'est une remarque curieuse qui a été faite, mais dont on n'a pas jusqu'ici, je crois, assigné la vraie cause, toute à la gloire de la Carthage chrétienne, qu'en se rapprochant de la Tunisie dans l'ancienne Afrique romaine, l'empreinte musulmane se trouve de moins en moins forte. C'est ainsi que l'Algérie est moins fanatique que le Maroc; qu'en Algérie même, la province d'Oran est plus fanatique que celle d'Alger; la province d'Alger, plus que celle de Constantine et enfin la province de Constantine, plus que la Tunisie.

« Il semble que le contraire eût dû naturellement se produire, puisque l'invasion musulmane eut lieu de l'est à l'ouest, et que le centre du fanatisme musulman a toujours été en Arabie.

« Mais, lorsqu'on étudie la carte de l'ancienne Afrique chrétienne, on voit la raison de cet état de choses absolument inexplicable pour ceux qui la cherchent ailleurs. Les provinces actuelles du Nord de l'Afrique sont musulmanes dans la proportion exactement inverse où elles étaient

(1) Plusieurs tribus en Tunisie comme en Algérie, portent la croix tatouée sur le visage, sur les bras, sur les mains.

catholiques autrefois. On sait par de nombreux témoignages, par celui de Victor de Vite en particulier, que l'Afrique du Nord était loin d'être entièrement convertie au christianisme, à la fin de la domination romaine. Les populations du sud, celle des montagnes, une portion de celle des campagnes, étaient encore païennes. Il est facile de suivre encore aujourd'hui cette différence dans le nombre des évêchés de chaque région. Ainsi le Maroc actuel, l'ancienne Mauritanie Tingitane, n'a jamais compté plus de huit évêchés. Les deux autres Mauritanies ensemble 173. La Numidie 132. Enfin la Tunisie actuelle avait, à elle seule, ainsi que je l'ai dit et quoique la moins étendue de ces trois provinces, 353 diocèses connus.

“ La population était donc plus complètement catholique, et on peut même penser qu'elle l'était tout entière à la fin, tandis que les autres Provinces avaient encore des populations en partie païennes. Nul doute que l'on ne doive voir ici l'influence de Carthage chrétienne et aussi celle de l'immigration romaine, particulièrement après l'invasion des barbares en Italie. Nul doute aussi, dès lors, que le mahométisme n'ait trouvé en Tunisie une résistance plus grande de la part d'une population homogène et chrétienne presque tout entière. Et, en effet, les derniers évêques africains dont les noms nous sont connus et qui vivaient au onzième et au douzième siècles, appartenaient tous à la Tunisie. C'étaient ceux de Carthage, de Bizerte et de Gummi, le Hamman el-lif actuel.

“ L'influence de ces anciennes traditions, le joug affreux des Arabes et des Turcs, qui a pesé sur eux depuis tant de siècles, sembleraient donc prédisposer les habitants de la Tunisie à se fondre avec nous par une assimilation plus complète. Mais je me hâte d'ajouter néanmoins que le lien qui nous les rattache est si faible, qu'il faut éviter, de crainte de le rompre, toute démarche imprudente et précipitée. Les générations actuelles sont nourries, quoique descendant des chrétiens, dans les préjugés, les superstitions, les mœurs musulmanes. Vouloir les entraîner comme de vive force et par des prédications publiques serait “achever d'éteindre la

“ la npe encore fumante, il est vrai, mais sans lumière, et
“ d'arracher le roseau brisé.”

“ Avec la prière qui est d'un ordre à part, la seule action extérieure qui puisse en ce moment être utile, en préparant l'avenir, est celle de l'instruction des enfants, de la justice, de la charité, et surtout de l'exemple. Justice de la part de ceux qui gouvernent, charité, exemple de la part des Chrétiens qui viennent se fixer parmi eux. Pour le moment, il ne faut point, pour les adultes du moins, songer à autre chose. La Providence fait son œuvre lentement et avec douceur ; nous ne chercherons pas à faire mieux qu'Elle. Contentons-nous de suivre son action et de la prier.

“ Je m'en suis expliqué publiquement déjà : une Mission entreprise parmi les Musulmans, comme on l'entreprendrait parmi les autres Infidèles, ne peut qu'être funeste à ceux qui l'entreprendraient, comme à ceux qui en seraient l'objet.

“ Le mahométisme est vraiment le chef-d'œuvre de l'esprit du mal. Il donne à la fois satisfaction aux besoins les plus élevés et aux instincts les plus bas de notre nature ; et ainsi, il tient l'homme par toutes ses puissances. Par la croyance en un Dieu unique, aux récompenses et aux peines de la vie à venir, par les prières et par la contemplation religieuse, souvent la plus ardente et la plus exaltée, il satisfait à ce besoin de notre nature de s'élever vers son auteur comme source de toute vie supérieure ; par les facilités de ses préceptes, par la libre carrière laissée aux débordements effrénés des sens, par la loi de la guerre sainte, qui autorise l'oppression, le pillage, le massacre sans merci, et comme en coupe réglée, de tous ceux qui ne sont pas soumis à l'Islam, le mahométisme enserme ses sectateurs dans des liens que rien humainement ne semble pouvoir rompre. S'il se détruit, c'est par lui-même, je veux dire par les conséquences de ses principes. de son fatalisme, de sa corruption qui engendrent partout la paresse incurable, la décomposition et la mort. C'est ce qu'exprime l'énergique proverbe de l'Orient : “ L'ombre d'un
“ Turc stérilise pour un siècle le champ où il a passé.”

“ Partout donc où il reste encore le maître, on le voit dans le monde entier, les missions chrétiennes sont comme impuissantes ; toute conversion semble impossible, ou, si elle

s'accomplit, ce n'est qu'en forçant les néophytes isolés à la fuite ou en amenant des catastrophes. L'apostolat se borne à la garde des catholiques qui se résignent à vivre, au milieu de tous les périls, sous le joug des Musulmans. C'est l'histoire des Missions de la Syrie, de l'Asie-Mineure, de la Turquie, autrefois des provinces danubiennes; c'était, jusqu'ici, celle des principautés musulmanes de l'Afrique. Un avenir nouveau ne s'est ouvert pour elles que du jour où elles se sont trouvées sous la domination des chrétiens.

Un peuple pour lequel la force s'identifie avec la volonté de Dieu, trouve en effet, dans cette domination, une contradiction inexplicable pour lui. A mesure que le temps s'écoule, la leçon devient plus éclatante. Si les espérances existent encore chez les vieillards, elles disparaissent parmi les jeunes gens. Alors tout se confond, et la foi se trouve ébranlée. Si à la force se joint la justice, de la part du conquérant, l'effet est bientôt irrésistible.

“ C'est ce que nous voyons en Algérie. Au moment de la conquête, la prière était faite par tous publiquement, sur les grands chemins, dans les rues des villes; c'est à peine aujourd'hui, si l'on trouve des vieillards, dans les tribus éloignées, fidèles à cet usage. Les préceptes du Coran sont ouvertement violés. Les pèlerinages diminuent. Les marabouts se plaignent de n'être plus écoutés et de mourir de faim.

“ En Tunisie, où nous ne sommes que depuis trois années, la même différence commence à se voir. Ce qu'il faut donc, maintenant, c'est, d'une part, éviter d'arrêter ce mouvement en surexcitant le fanatisme, de l'autre, l'aider, comme je l'ai dit plus haut, par l'instruction des enfants, par la charité, par l'exemple.

“ La charité est principalement l'œuvre du clergé, des missionnaires, des sœurs. C'est une prédication toute puissante, celle que Pie IX, de sainte mémoire, nous recommandait exclusivement pour l'Algérie, au début de nos œuvres de mission, en nous rappelant la parole du Maître : “ C'est à ce signe que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples.”

“ C'est aussi notre prédication en Tunisie. Nous cherchons à gagner d'abord les cœurs par l'exercice du dévouement.

Nous soignons, lorsqu'on nous les présente, les infirmes et les malades ; nous secourons les pauvres ; nous n'avons pour eux que des paroles de bienveillance et de douceur.

“ Telle est la mission que nous remplissons, lorsque nous nous trouvons en contact avec les Musulmans.

“ Ce que nous obtenons ainsi, ce ne sont pas, sans doute, comme quelques-uns le voudraient, des conversions imprudentes et hâtives, qui ne seraient que des préparations à l'apostasie : c'est un bien plus durable, une préparation lointaine, sans secousses et sans dangers, à la transformation du monde africain. La semence est ainsi jetée. C'est le travail des siècles qui seul la fera mûrir, une seconde fois, comme c'est le travail des siècles qui, seul aussi, on l'oublie trop, dans des circonstances moins difficiles, l'a fait mûrir une première fois, il y a dix-huit cents ans. L'important est de commencer et, avec la grâce de Dieu, de ne se décourager jamais.

“ Pour nous qui ne verrons point les fruits de l'arbre que nous plantons et que d'autres mains doivent faire croître, notre récompense est de nous rendre le témoignage que nous servons ainsi la cause de l'humanité et celle de Dieu.

“ Si vous veniez, écrivais-je un jour à un prélat vénérable, dans ma demeure de Carthage, vous la trouveriez souvent pleine de Musulmans implorant mon appui. Les uns demandent du travail, les autres sollicitent mes aumônes.

“ Tout près de moi, les prêtres de Saint-Louis soignent les malades et leur distribuent des secours. Les Sœurs, dans une maison plus éloignée, rendent aux femmes et aux enfants les mêmes services de charité.

“ Jamais, par un sentiment d'angélique réserve, un seul mot n'est dit à ces pauvres gens qui puissent les alarmer ou les faire fuir.

“ C'est à Dieu que nous laissons le soin d'achever, au jour qu'il a marqué, son œuvre dans les âmes. Nous, nous n'avons qu'à suivre sa voix et à leur montrer, comme Il nous le commande, qu'en les aimant ainsi, nous obéissons à une loi supérieure à la leur. Notre seule joie, c'est d'entendre ces Musulmans dire quelquefois : “ Ah ! vraiment, les chrétiens de France sont bons ! ”

“ Mais la charité, telle que je viens de la décrire, est l'œuvre de quelques-uns, et, à ce titre, elle ne s'étend pas tout d'abord au delà d'un cercle restreint.

“ Les Musulmans l'expliquent d'ailleurs d'une manière commode pour eux. Ils disent, ils m'ont dit souvent à moi-même : “ Vous autres, vous êtes intérieurement éclairés par Dieu. Vous vous croyez chrétiens ; mais, au fond, vous êtes et vous mourrez *vrais croyants*, il vous suffira pour cela de dire la formule (1). Mais voyez les autres chrétiens. La plupart ne prient pas. Ils ne croient pas en Dieu.”

“ C'est, en effet, là notre plaie au point de vue non seulement du retour de ces peuples au Christianisme, l'ancienne religion de la plupart d'entre eux, mais encore à celui de leur assimilation et de leur soumission politiques.

“ Ce qu'il nous faut donc, tout autant, et plus encore que la charité, c'est l'exemple.

“ La France a eu, dès 1848, la pensée funeste de faire de l'Algérie un lieu de déportation et une colonie pénitentiaire. On se figure aisément ce qu'étaient, au point de vue de leurs idées religieuses et de leurs tendances sociales, les transportés de juin. Ils préparèrent dès lors le triomphe complet, dans la colonie, des idées démagogiques et, plus encore, de l'impiété. Les exceptions existent, sans doute ; mais elles sont rares, surtout parmi les Français.

“ On voit quel obstacle formidable cette impiété brutale doit opposer au rapprochement des indigènes. Leur propre

(1) Cette formule est la profession de foi musulmane : “ Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète.”

On retrouve à Carthage une tradition populaire de la même nature, relative à saint Louis, et que je crois intéressant de recueillir ici. On sait combien ce grand et saint prince avait mérité par sa piété, sa droiture et son courage l'admiration des Musulmans de l'Égypte. Il n'a guère laissé une moindre admiration dans le souvenir des Musulmans de Tunisie. Ceux-ci racontent dans leur naïveté, que, pour le récompenser de ses vertus, Mahomet lui apparut au moment de sa mort, et lui fit dire la formule du croyant. Ils le considèrent, en conséquence, comme un de leurs saints et prétendent l'honorer sous le nom de Sidi-Bou-Saïd, dont la mosquée a donné le nom au village le plus voisin de Saint-Louis. Il n'est pas rare non plus de trouver sur la route de Saint-Louis de Carthage des mendiants musulmans, qui vous tendent la main en vous disant, au lieu de leur formule ordinaire : “ Pour l'amour de Dieu !”, cette autre formule touchante pour un chrétien et un Français : “ Pour l'amour de saint Louis !”

foi est ébranlée ; mais, avec les instincts profondément religieux de leur race, ils sont éloignés de nous par le spectacle de l'athéisme pratique d'un trop grand nombre de colons.

“ Puisse la France ne pas payer cher, un jour, ces tristes aberrations.

“ La Tunisie doit profiter du moins de cette première expérience. Tout s'y présente sous un aspect différent. Personne ne pense à y transporter les bannis de la mère patrie. En conservant le Bey de Tunis et, avec lui, la constitution du pays, sous un protectorat d'ailleurs tout-puissant, on s'est mis dans l'impossibilité de commettre une autre faute capitale, celle de la distribution des terres par concessions gratuites. Le pays s'est d'ailleurs trouvé, dès le premier jour, plus avancé sous le rapport de la propriété individuelle que ne l'est l'Algérie, après un demi-siècle. Les terres ont des titres suffisamment établis pour que les acquisitions deviennent faciles. Les propriétés *Habous*, ou biens de mainmorte sont nombreux, il est vrai, puisqu'ils occupent un tiers environ de la Tunisie ; mais de simples décrets du Bey peuvent en autoriser l'aliénation. Enfin, en ce moment même, on établit par un mécanisme simple, des registres terriers qui donnent à tous les acquéreurs des garanties complètes, non seulement au point de vue des lois du pays, mais encore au point de vue des lois françaises et internationales.

“ La Tunisie offre donc aux colons sérieux des conditions tout autres que celles de l'Algérie à son origine.

“ Dans ce dernier pays, on ne vit guère arriver alors que des naufragés de la fortune ou de la morale, qui venaient dans le but unique de solliciter et souvent de dévorer des concessions de terres : source de déception sans fin ; car, au fond, la gratitude des concessions, si funeste pour l'Etat, n'a pas été moins souvent funeste à ceux qui les ont obtenues.

“ Les Maltais et les Italiens se rendent déjà parfaitement compte de ces avantages, que le voisinage de la Tunisie leur a fait apprécier plus tôt. Ils en profitent par l'énorme plus-value que, de proche en proche, notre protectorat, avec la sécurité qu'il assure aux biens et aux personnes, donne aux propriétés acquises par eux.

“ Les Maltais surtout, grâce à leur communauté d'origine

et de langue, car, par leur situation géographique comme par leur sang, ils appartiennent à la race africaine, grâce à leur foi toute primitive, peuvent rendre à l'assimilation de ce pays d'incomparables services, et on ne saurait trop y favoriser leur action. Mais ni les Maltais, ni les Italiens, ni les sujets des autres puissances auxquels les portes de la Tunisie sont généreusement ouvertes, ne peuvent contribuer à fonder une colonie, s'ils ne comprennent la grandeur de leur mission providentielle, et s'ils ne la secondent par leur exemple.

“ Je voudrais pouvoir, dans cet ordre d'idées élevées et chrétiennes, donner une indication utile à quelques-unes de nos anciennes familles qui cherchent en France inutilement l'emploi de leur activité ou de leur fortune. Je croirais remplir en le faisant un des devoirs de ma mission, et leur rendre un vrai service, en retour du concours que j'ai souvent reçu d'elles. Je n'ai point ici, en effet, à leur demander de sacrifices : tout au contraire. Vous allez juger par les faits.

“ Au premier moment de notre occupation, les terres les meilleures étaient presque pour rien en Tunisie ; on en trouvait d'excellentes, au prix de cinquante, trente et même, pour celles qui étaient plus éloignées, de dix francs l'hectare. Aujourd'hui, en moins de trois années, la valeur de ces terres a augmenté dans des proportions déjà considérables. Ceux qui ont fait des acquisitions à la première heure, se trouvent donc avoir réalisé de grands bénéfices. Mais, malgré cette première augmentation, la terre est loin d'avoir acquis sa valeur définitive. On en peut juger par l'Algérie où la moyenne des terres non irrigables varie dans les plaines, de cinq cents à mille francs par hectare, et où, dans les villages des environs d'Alger, les terres de jardin, arrosées simplement par des puits, se vendent jusqu'à dix mille francs l'hectare. Or, en Tunisie, au moment actuel, les meilleures terres de culture, à une distance rapprochée des villes, ne dépassent pas encore cent cinquante francs. Dans le sud, c'est-à-dire aux environs de Sfax ou de Gabès, elles descendent encore jusqu'à trente et même vingt francs par hectare.

“ On voit donc l'avantage qu'il y aurait pour des familles dont la fortune est assise, et auxquelles l'état troublé et incertain de l'Europe ne permet pas toujours des placements sûrs, à profiter de ces conditions. Sans parler des cultures nouvelles qui commencent et, en particulier, de celle de la vigne à laquelle est réservé un avenir certain sur des terrains neufs, la simple plus-value qui sera l'œuvre forcée du temps, peut constituer une source de richesse. J'ai vu, dans ces derniers temps, plusieurs chefs de famille ou d'industrie réaliser pour eux-mêmes, après avoir tout vérifié sur place, la pensée que j'indique. D'autres s'appêtent à les suivre et, lorsqu'ils sont honnêtes et chrétiens, je les encourage de mon mieux. Ce qui me préoccupe, en ma qualité de pasteur, n'est pas en effet, comme vous le comprendrez aisément, le côté financier et économique d'une telle question. J'y vois surtout, par la venue de tels propriétaires, par celles des colons qu'ils sauront choisir et amener à leur suite, l'accomplissement de la grande œuvre de moralisation et d'exemple qui nous est imposée par notre occupation même.

“ Mais il me suffit d'indiquer ce point de vue, et je reviens à nos œuvres religieuses, qui doivent le plus intéresser vos pieux associés.

IX

“ Je vais donc résumer rapidement ce qui a été accompli avec leurs aumônes depuis le jour où nous avons pris possession de la mission de Tunisie. Je vous dirai ensuite, et c'est par là que je terminerai cette lettre déjà bien longue, ce qui s'impose encore à nous, particulièrement pour Carthage.

“ Mon premier soin a dû être de pourvoir à la création à Tunis, d'une église provisoire, où l'administrateur apostolique pût établir son siège, sans enlever aux RR. PP. Capucins le libre usage de leur chapelle paroissiale. Commencée en 1881, la cathédrale provisoire pouvait recevoir les fidèles pour les fêtes de Pâques suivantes, grâce à l'activité déployée par tous. Elle avait coûté avec le mobilier indispensable, un peu plus de 80,000 francs.

“ J'ai dû ensuite procurer la construction à côté de l'église cathédrale provisoire, d'une maison destinée à recevoir le

clergé attaché au service du culte et l'évêque lui-même. Le clergé occupe le rez-de-chaussée ; l'évêque s'est réservé le premier étage, où se trouvent des appartements de réception.

“ Le cimetière catholique, situé au milieu même de la ville, ne pouvait plus depuis longtemps déjà, à cause de son exigüité, recevoir les morts. En présence de l'augmentation de la population, il devenait plus insuffisant encore. Il était même un danger pour la salubrité publique. Tous ces motifs réunis avaient fait désirer la création d'un nouveau cimetière. Je l'ai établi hors des murs, dans un terrain mesurant quarante mille mètres. Une chapelle y a été élevée à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, et le cimetière a été clos de murs d'une hauteur convenable.

“ L'administration du vicariat par un évêque appartenant au clergé séculier amenait naturellement l'introduction, dans les différentes fonctions administratives, du clergé séculier lui-même. Un vicaire-général, un chancelier, un secrétaire devaient prendre place auprès de lui. En outre, la cathédrale nouvelle réclamait aussi un curé et des vicaires appartenant à des nationalités diverses, pour la paroisse dont elle devenait le centre. Enfin, les troupes françaises campées dans la régence exigeaient des aumôniers militaires. Pour pourvoir à ces divers besoins, je dûs faire appel au dévouement de prêtres séculiers italiens, maltais et français. Cet appel fut entendu, et les charges dont il vient d'être question, ont été successivement remplies par eux.

“ Mais il ne suffisait pas de pourvoir pour un moment aux besoins du ministère pastoral ; il fallait prévoir l'avenir, et, pour cela, travailler à la formation du clergé futur. Les supérieurs des RR. PP. Capucins m'avaient à plusieurs reprises, fait connaître l'impossibilité où ils se trouvaient d'augmenter le nombre de leurs sujets, et même de le maintenir à son chiffre actuel, à cause de la fermeture de leurs noviciats d'Italie. Il fallait donc recourir à la formation d'un clergé local et créer un séminaire. Pour la direction de ce séminaire, j'ai fait choix de la Congrégation des Missionnaires d'Alger qui, par leur expérience des choses africaines et de la vie apostolique, paraissaient plus propres à la formation

de jeunes ecclésiastiques destinés à exercer leur ministère en Tunisie.

“ La formation du clergé ne constitue qu’une partie de la charge et des préoccupations épiscopales. L’évêque ne peut abandonner la jeunesse catholique aux périls d’une mauvaise éducation. Je me suis donc immédiatement préoccupé de la fondation d’un collège catholique à Tunis. La société des Missionnaires d’Alger a bien voulu, sur ma demande, en accepter aussi la direction. Le collège est construit sur de vastes terrains acquis à cet effet ; il est, depuis deux ans, en pleine activité. Deux cent cinquante-cinq élèves en suivent les cours, à l’heure où j’écris. Un grand nombre d’entre eux appartiennent à des religions différentes et même au mahométisme.

“ Ce que le collège Saint-Charles fait pour les garçons, il paraissait désirable qu’une communauté religieuse de femmes le fit pour les jeunes filles appartenant aux familles les plus aisées. Il est vrai que les Sœurs de Saint-Joseph-de-l’Apparition avaient depuis de longues années, à Tunis, un pensionnat nombreux, à côté de leurs écoles populaires ; mais il est situé dans l’ancienne ville, et trop éloigné du nouveau quartier européen. C’est dans ce quartier que les Dames de Sion, si connues par leurs établissements et leurs succès en Orient, ont fondé, sur ma demande, un pensionnat pour les jeunes filles. Cet établissement possède un édifice qui va de pair, pour les dimensions et conditions architecturales, avec le collège Saint-Charles.

“ Pour les garçons de la classe ouvrière, j’ai ouvert à Tunis une troisième école, dirigée, comme ses deux aînées, par les Frères des Ecoles Chrétiennes, dans le quartier des Italiens. A Sfax, une école dirigée par les Frères de la Société de Marie ; à Sousse, une école dirigée par de jeunes clercs du vicariat.

“ Pour les filles, j’ai pu fonder une seconde école à Tunis, une école à Bizerte, une école à Monastir, une école à Mehdia : toutes dirigées par les Sœurs de Saint-Joseph-de-l’Apparition ; à Béja et à La Marsa, deux écoles dirigées par les Sœurs de la Mission d’Alger.

“ L’évêque s’est trouvé chargé jusqu’ici, par sa condition

même de père commun des catholiques de la régence, non seulement de ce qui regardait l'instruction, mais encore de ce qui concernait l'exercice public de la bienfaisance. C'est sous sa direction que s'était fondé à Tunis, il y a près de quarante années, un petit hôpital destiné à recevoir de vingt-cinq à trente malades. L'augmentation subite de la population, la création des chemins de fer, les maux de la guerre, ont rendu cet hôpital insuffisant. Les malades de toute nationalité s'y trouvaient entassés et couchés par terre, sur des matelas, entre des lits. Une telle situation ne pouvait durer. J'ai pu obtenir du gouvernement du Bey, par l'intermédiaire de M. le Ministre de France, l'une des casernes de la ville. Elle a été restaurée, emménagée, meublée de manière à recevoir aisément cent cinquante malades, séparés dans des salles distinctes.

“ A côté des malades proprement dits, se trouve une catégorie de pauvres Européens qui, sans être sous le coup de maladies aiguës, sont cependant dans l'impossibilité de gagner leur pain, à cause de leur vieillesse. Ces vieillards sont plus à plaindre dans ce pays où la famille n'est pas encore constituée, qu'ils ne le seraient dans leur patrie. J'ai été touché de leur sort, et j'ai voulu leur ouvrir un asile. Pour cela, j'ai d'abord loué dans le faubourg des Maltais, deux maisons contigues, où j'ai appelé les Petites Sœurs des Pauvres. Mais bientôt l'espace a été trop étroit pour le nombre de ceux qui se présentaient, et il a fallu bâtir un établissement plus vaste.

“ Pour les malades appartenant aux classes aisées de la société, qui ne peuvent entrer dans un hospice, ni trouver à Tunis, à cause de l'éloignement de la famille, des soins convenables à domicile, j'ai fondé une maison de Sœurs gardes-malades, telles qu'il en existe aujourd'hui dans beaucoup de grandes villes d'Europe.

“ Neuf paroisses pour une région qui contenait autrefois tant d'évêchés, étaient évidemment insuffisantes. Aussi, dans plusieurs localités, éloignées de tout prêtre et de toute église des populations catholiques restaient sans secours. Le Kef comptait ainsi plusieurs centaines de chrétiens : Bèjà, Hammamet et Nébeul, Tabarka, Gabès en avaient un plus ou moins grand nombre. Mais, pour fonder une paroisse, de

grandes dépenses sont nécessaires, et il est impossible de tout faire à la fois. C'est ce qui explique qu'en quarante années sept paroisses seulement avaient pu être ajoutées aux deux qui existaient précédemment. Durant les trois années qui viennent de finir, neuf paroisses nouvelles ont été canoniquement érigées. Ce sont celles de Saint-Vincent-de-Paul, de Tunis, qui a pour centre la cathédrale provisoire ; de St-Louis de Carthage ; de La Marsa ; de Tabarka, qui a gardé son nom primitif, illustre dans les annales de l'Eglise africaine ; de Béjà, l'antique *Vaga* ; de Hammamet et Nebeul ; de l'Enfida, où la société franco-africaine établit une colonie maltaise ; de Gabès, l'ancienne *Tacapæ*.

“ En dehors des paroisses proprement dites, j'ai ouvert des chapelles de secours, à Tunis, pour les deux faubourgs maltais et sicilien, dont la population ne pouvait que difficilement, à cause de l'éloignement, se rendre aux églises paroissiales.

“ A ces œuvres diverses, il faut ajouter la création de confréries pieuses, d'une conférence de Saint-Vincent de-Paul, d'une société de dames de charité, en un mot, des œuvres les plus nécessaires à des missions qui commencent.

“ Tout cela est beaucoup, sans doute, au point de vue des charges et des dépenses : mais que nous sommes encore, cependant, loin du but !

“ Il faudrait pouvoir créer de nouvelles paroisses, partout où se commencent des groupes d'habitants chrétiens. Aux églises il faudrait pouvoir joindre des écoles, surtout des écoles de Sœurs, qui seraient des centres de charité aussi bien que des centres d'instruction. A Tunis, l'église provisoire ne peut répondre longtemps à la dignité du culte divin.

“ Vous comprendrez que je ne puis continuer ce détail pour tous les points de la Tunisie ; mais il en est un cependant, sur lequel se portent maintenant tous les regards chrétiens et que je ne dois pas passer sous silence, c'est Carthage

X

“ *Instauranda Carthago !* ”

“ Cette devise qui est désormais la nôtre, après l’initiative prise par N. S. P. le Pape Léon XIII. répond, dans un sentiment chrétien, à travers les siècles, au vieux cri païen de Rome : *Delenda Carthago !* ”

“ L’espérance de cette résurrection accomplie par notre grand et sage Pontife, s’était conservée à travers les siècles, malgré des apparences contraires. C’était celle de notre saint Louis : “ Le bon Roy, dit Guillaume de Nangis, désiroit “ moult ardemment que la foi chrétienne qui avait été semée “ et avait porté grand fruit sur cette terre d’Afrique au temps “ de saint Augustin, et surtout à Carthage, refflorît à son “ temps.” C’était celle de saint Léon IX, qui lui conservait, jusqu’à la fin des temps, les privilèges de sa Primatie, “ soit “ qu’elle restât déserte et ruinée, soit qu’elle ressuscitât, un “ jour dans sa gloire, *sive resurgat aliquando gloriosa.* ”

“ La réalisation de ces espérances est maintenant commencée. Le nom de Carthage est rétabli dans la hiérarchie vivante de l’Eglise. Mais, comme le dit le Saint-Père, Carthage n’est guère aujourd’hui qu’un nom, avec le souvenir de ses anciennes grandeurs ! Qu’allons-nous faire pour les rétablir ?

“ Et tout d’abord, car j’entends la curiosité légitime de vos lecteurs qui m’interroge, que reste-t-il de l’ancienne Carthage ?

“ Cinq villages construits au milieu de ses ruines et avec ses ruines mêmes. La *Marsa*, sur l’emplacement de l’ancienne *Mégara*, le quartier des grands. C’est aujourd’hui l’habitation du Bey régnant, des princes tunisiens, celle des consuls durant la moitié de l’année. *Sidi-Bou-gaid*, sur le cap qui porte encore le nom de Carthage. *La Malga*, autour des anciennes cîternes d’Adrien, dans l’ancien quartier des Mappales. *Douar-es-Schott* (le village du lac), à l’extrémité de l’ancienne *Tania*, qui borde le lac de Tunis et donnait accès dans la ville. C’est par là que Scipion s’en empara. Enfin, *Sidi-Daoud* sur l’emplacement même de la triple enceinte qui fermait

Carthage du côté de la terre. Le reste est parsemé de maisons de plaisance, les unes sur le bord de la mer, les autres sur les collines.

“Aucun souvenir chrétien n’y était en honneur, lorsque nous sommes entrés en Tunisie, sauf le monument national de Saint-Louis, élevé, il y a près d’un demi-siècle, sur un terrain cédé à la France. Aujourd’hui, les choses prennent un aspect nouveau. Saint-Louis, qui était dans le plus triste abandon, a vu se dresser, sur le sommet de Byrsa, des édifices magnifiques. Deux communautés se trouvent établies à son ombre : le séminaire diocésain de Carthage, et la maison d’études des Missionnaires d’Alger. C’est donc de là que part ce grand mouvement apostolique qui gagne, de proche en proche, les contrées de l’Afrique, jusque dans les profondeurs inconnues de l’équateur ; comme pour justifier, dès le premier jour de sa résurrection, la parole de Saint-Léon IX que “jusqu’à la fin des siècles, Carthage sera la grande métropole de toute l’Afrique : “*Usque in finem sæculi. . maximus totius Africae Metropolitanus.*”

“Dans le quartier de Mégara, entre la Marsa et le cap Carthage, non loin du lieu du martyr et de celui de la sépulture de saint Cyprien, est déjà établie la résidence archiepiscopale. Près du palais de l’Archevêque, la maison des ecclésiastiques qui lui sont attachés. Entre les deux habitations, une chapelle dédiée à saint Cyprien. Dans le même quartier, une chapelle paroissiale pour les catholiques qui commencent à se fixer à l’entour ; une maison de Sœurs, qui font l’école aux enfants de tous cultes et soignent les pauvres et les malades.

“Près des anciens ports, l’hôpital militaire de Kram, avec sa chapelle, ses Sœurs et son aumônier.

“Sur le sommet de Byrsa, les travaux de la cathédrale définitive déjà commencés, à côté de la petite église de Saint-Louis desservie par les Missionnaires et qui en tient provisoirement lieu.

“Sur le penchant de la colline qui lui fait face, près de l’ancien temple de Junon ou Vénus Céleste, témoin de tant de cruautés et d’infamies, j’ai fait construire une chapelle dédiée à Marie, et j’en ai fait un centre de pèlerinage pour la

portion la plus pieuse de notre population catholique, pour les Maltais. Cette chapelle est placée sous le vocable du sanctuaire le plus vénéré de Malte, la *Melleha*. Je l'ai solennellement bénite dimanche dernier, au milieu d'une très nombreuse affluence. C'était la première fois, depuis de longs siècles, qu'une cérémonie catholique déployait ses pompes sur les voies antiques de Carthage. Partie de Saint-Louis, à travers les ruines du temple d'Esculape, la procession se développait sur la voie de Saturne, au-dessous des ruines du Palais où Justinien avait aussi élevé un sanctuaire à la Vierge, sous le nom de Reine de la Paix. Quels noms ! quels souvenirs où tout le passé vient se confondre. Et quelles espérances dans ces retours inespérés ! Les indigènes étaient accourus de toutes parts au bruit de nos chants sacrés. Ils regardaient dans l'attitude du respect, et après la cérémonie nous entouraient avec sympathie. Des aumônes, distribuées abondamment à tous leurs pauvres, nous firent combler de bénédictions.

“ Près de la chapelle de la *Melleha*, un Couvent de Carmélites françaises, maltaises et italiennes, réalise la grande pensée de fraternité nationale qui est dans les vœux de tous et surtout dans les miens. C'est la prière et la pénitence sur la montagne, pendant que nous combattons dans la plaine.

“ Deux orphelinats, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles des Européens, sont préparés sur le même territoire. Les maisons n'attendent plus que leurs hôtes. Pour l'un, celui des filles, c'est le palais que j'ai acheté d'un ancien ministre de la marine de Si-Sadok, le bey défunt. Pour l'autre, je l'ai fait construire sur le point le plus élevé des collines qui bordent la côte.

“ S'il fallait maintenant vous dire les chiffres de toutes ces acquisitions et de tous ces travaux, vous verriez à quel total je suis ainsi déjà parvenu !

“ Nous avions compté sur les fonds que promettait la Loterie Tunisienne ; mais vous savez par suite de quelle concurrence acharnée en France entre tant de Loteries diverses et aussi par quelles attaques cette loterie a été combattue. Elle est donc bien loin d'avoir donné ce que nous attendions et tout est absorbé déjà par les œuvres en voie de s'accomplir.

“ C'est donc sur la Providence, sur la charité du monde chrétien et, en particulier, sur la vôtre que nous devons compter uniquement. Que de choses il nous reste à faire, même après que nous aurons terminé celles que je viens d'énumérer rapidement ! Pour nous, pour le monde chrétien, Carthage est, comme je l'ai définie, une sorte de grand reliquaire. Presque chacune de ses pierres se recommande par un souvenir. A ce point de vue, il est bien que les travaux et l'activité du commerce se soient, dans ces premiers temps, portés sur Tunis. Sa solitude et le silence conviennent mieux aux réflexions religieuses et à la prière.

“ Je voudrais, je l'avoue, pouvoir acquérir tous les emplacements consacrés par de si grandes et saintes mémoires. J'espère que, peu à peu, la foi des chrétiens ferait le reste et les entourerait d'honneur.

“ Cette œuvre de réparation est déjà entreprise. Je l'ai commencée par l'amphithéâtre. C'est là que le plus grand nombre de nos martyrs a souffert la mort pour la foi. Son enceinte, ses premières assises, quoique recouvertes en partie par des terres accumulées, sont toujours visibles. Les ruines de ce monument qui était encore entier, il y a quatre siècles, sont au pied même de Saint-Louis, près du village de la Malga. Rien de plus vif que l'impression du voyageur chrétien, lorsque, dans cette solitude, il repasse par la pensée tant d'héroïques et sanglantes scènes. J'y ai lu ainsi, seul, un jour, lors de mon premier séjour en Tunisie, les actes du martyre de sainte Perpétue et de sainte Félicité. Tout se retrouve exactement encore dans la vaste enceinte ruinée : “ La porte de l'amphithéâtre, où on voulut faire prendre aux “ saintes martyres et à leurs compagnons, des habits consacrés par les païens à leurs cérémonies sacrilèges ; ” l'estrade où se tenait Hilarien, le Proconsul, lorsqu'ils lui crièrent fièrement : “ Vou- nous jugez en ce monde, mais Dieu vous jugera dans l'autre.” C'est sur le sol de cette même arène que Saturnin, Révoat, Sature furent déchirés par les bêtes fauves ; que Perpétue “ retomba lorsqu'elle fut enlevée par “ une vache furieuse, et que, voyant Félicité que cette même “ vache avait cruellement blessée, elle courut à elle, et lui “ donnant la main, elle l'aida à se relever.”

“ Dans un angle, la porte *Sanavivaria*, par où elles sortirent un moment, et où Perpétue faisant approcher son frère et un catéchumène nommé Rustique, leur dit : “ Persévérez dans la foi ; aimez-vous les uns les autres, et ne soyez point scandalisés de mes souffrances.”

“ Nulle part cette lecture ne laisse un cœur chrétien insensible, même après tant de siècles ; mais là, sur le lieu même où ils ont souffert et versé leur sang, le premier mouvement est de baiser avec respect cette terre sacrée, et de chercher à la préserver d’une plus longue profanation. Les ruines appartenaient à la grande mosquée de Tunis. Le Bey, à qui je fis part de mon désir, donna l’autorisation de me les vendre. Elles sont à moi.

“ Combien je voudrais être assez riche pour y élever un monument, une chapelle à la mémoire de Perpétue, de Félicité et de tant de saints martyrs ! Combien je voudrais qu’à mon défaut, quelque généreux chrétien, sous les yeux duquel viendront ces lignes, voulût du moins le faire ! Je m’empresserais de tout lui céder.

“ J’en dis autant des lieux consacrés par la mort et la sépulture de saint Cyprien. C’est non loin de là, sur la même voie des Mappales, qu’il fut enseveli et souffrit le martyre. Ce lieu sacré, le R. P. Delattre crut l’avoir retrouvé. Il est encore, comme alors, entouré d’arbres et on y a découvert les ruines d’une basilique.

“ Reconstruirons-nous jamais sur cette place, la Basilique où saint Augustin a prêché les panégyriques de S. Cyprien que nous avons encore, et qui est, dès lors, pour nous, doublement sacrée ?

“ Un autre vœu que je forme, parmi tant d’autres vœux semblables, est celui de consacrer sur le bord de la mer, un autel à sainte Monique, là où s’élevait, sans doute pour les marins chrétiens, dont il était le patron, un oratoire de saint Cyprien, cet oratoire où elle versa tant de larmes le jour de la fuite de son fils.

“ C’est lui-même qui, dans un sentiment d’humilité, nous a conservé, au V^e livre de ses *Confessions*, cette touchante histoire : “ En me faisant, dit-il, persuader d’aller à Rome pour y enseigner de préférence ce que j’enseignais à Car-

“ thage, vous me portiez, mon Dieu, à changer de lieu pour
“ me faire changer de vie...

“ Vous saviez seul la raison vraie de mon voyage, mais
“ vous me la laissiez ignorer aussi bien qu'à ma mère qui
“ pleura amèrement mon départ et me suivit jusqu'au rivage.
“ Comme elle me tenait étroitement embrassé, pour me rete-
“ nir ou pour partir avec moi, je la trompai, en feignant de
“ vouloir accompagner un ami, jusqu'au moment où le vent
“ lui permit de se mettre en mer. Ainsi, je mentis à ma mère,
“ et à une telle mère ! et je me dégageai d'elle... Cependant
“ elle refusait de retourner sans moi ; et ce ne fut pas sans
“ peine que je lui persuadai de passer la nuit dans un lieu
“ voisin de notre vaisseau, où il y avait un oratoire dédié en
“ l'honneur du bienheureux Cyprien. Mais cette nuit-là
“ même, je partis secrètement, pendant qu'elle perséverait à
“ verser des larmes et des prières. Que vous demandait-elle,
“ mon Dieu, par ses larmes, si ce n'est de ne pas me laisser
“ partir ? Pour vous, par un dessein plus profond, vous avez
“ exaucé le principe de ses vœux ; et si vous n'eûtes point
“ égard aux prières qu'elle vous adressait alors, ce fut pour
“ opérer en moi ce qu'elle ne cessait de vous demander. Le
“ vent se leva, enfla nos voiles, et bientôt déroba à nos yeux
“ ce rivage où, dès le matin, ma mère folle de douleur, rem-
“ plissait de ses plaintes et de ses cris votre oreille insensible
“ à ses gémissements, car vous vouliez m'arracher à mes
“ passions, par mes passions mêmes (1) ”

“ J'ai encore acheté l'emplacement de cette scène mémo-
rable. Est-ce qu'un jour une mère chrétienne, une de ces
mères qui ont pleuré sur leur Augustin, ne se sentira pas
inspirée d'élever là une chapelle aux larmes de sainte
Monique ?

“ Que d'autres souvenirs non moins vénérables épars un
peu partout à Carthage ! Je voudrais qu'un jour, comme à
Rome, comme à Jérusalem, chacun d'eux fût marqué par un
monument de la piété chrétienne. Je voudrais pouvoir, dans
chacun de ces monuments, placer une partie du moins des
corps vénérables de nos saints, dispersés aujourd'hui sur tous

(1) Aug. Conf., lib. V., cap. 8.

les points des côtes de la Méditerranée, comme on a rapporté à Hippone les reliques de saint Augustin.

“ Mais il faut finir. Vous avez d'ailleurs maintenant un aperçu suffisant de notre œuvre en Tunisie : Rétablir tout d'abord ce qui est nécessaire à la vie d'un tel Diocèse, un séminaire, une résidence pour l'Evêque, des maisons d'école, une cathédrale avec sa prière perpétuelle confiée à un Chapitre que la Bulle d'institution m'oblige d'ériger et que je veux créer, avec le concours des pieux fidèles qui en fonderont les Prébendes, comme on le faisait autrefois ; et, en même temps, retrouver, honorer, principalement à Carthage tous les lieux qui ont été les témoins de quelqu'un de ces actes de foi, de sainteté, de souffrance héroïque que l'histoire nous a conservés. Réunir les reliques de ses saints, appeler autour de ces nouveaux sanctuaires une population chrétienne et paisible, comme cela s'est fait pour tant de villes de notre Europe et ainsi, peu à peu, rétablir Carthage chrétienne, en attendant que sa situation admirable, ses traditions, son nom immortel, lui ramènent bon gré mal gré ses anciennes splendeurs.

“ *Instauranda Carthago!* Tel est notre programme. Combien l'aide de Dieu et le vôtre nous sont nécessaires pour le remplir !

“ Je m'arrête : car vos lecteurs se lasseraient sans doute de me lire. Heureux du moins si leur charité ne se lasse point de nous secourir.

Veuillez agréer, Messieurs, l'expression de mes sentiments les plus dévoués en N. S.

.. † Charles Cardinal LAVIGERIE,
Archevêque de Carthage.”

LES MARTYRS DU NORD-OUEST

(De *L'Etendard.*)

LETTRE DE MGR GRANDIN AU PÈRE ET A LA MÈRE
DU R. P. FAFARD MARTYRISÉ AU LAC
A LA GRENOUILLE.

M. le Dr Charles Fafard de Montréal a eu la bonté de nous communiquer la lettre remarquable suivante, que Sa Grandeur Mgr Grandin a adressée à M. et Mde Fafard, de St. Cuthbert, père et mère du Rév. Père Fafard, martyrisé par les sauvages au Lac à la Grenouille.

Nous avons déjà eu occasion de dire que M. le Dr Charles Fafard était le frère du martyr du même nom.

Nos lecteurs nous saurons gré de leur donner cette belle lettre :

St. Albert, 27 août 1885.

A M. et à Mme Fafard, Saint-Cuthbert.

Monsieur et Madame,

J'ai enfin pu faire le voyage que j'avais tant à cœur, que j'avais voulu faire depuis près de quatorze mois et que malgré ma bonne volonté j'ai dû différer jusqu'au commencement de ce mois-ci.

C'est le mercredi, 5ème jour d'août, que j'arrivais à la mission détruite de St. Louis du lac d'Oiguon, en compagnie des Rév. P. Rémas et Le Goff. Les sauvages des réserves environnantes y étaient réunis. Il ne s'y en trouvait pas un seul de la bande du trop fameux Gros-Ours. Sur 500 sauvages à peu près qui étaient réunis, au moins 300 étaient chrétiens. Ils n'avaient pas espéré une nouvelle visite des prêtres ; ils sentaient qu'ils méritaient d'être abandonnés parce que ceux de leur nation en avaient massacré deux qui leur étaient si dévoués et détruit deux établissements qu'ils avaient fondés avec tant de peine et pillé plusieurs autres.

Aussi, dès qu'ils nous aperçurent, tous accoururent à nous, plusieurs en pleurant. Nous allâmes nous camper près du centre de notre mission de St-Louis, confiée aux soins du regretté P. Marchand, sous la direction du non moins regretté P. Fafard.

L'église, la maison, les écuries et décharges, tout était réduit en cendres ; nous ne pouvions découvrir dans les décombres que quelques ferrailles brûlées, des poêles, différents outils de menuiserie, le tout absolument hors de service. De la sacristie et de la bibliothèque qui, grâce à la charité de la généreuse famille du Père Marchand, étaient, on peut dire, richement pourvues, il ne reste absolument rien. Des chrétiens ont pu se procurer quelques lambeaux d'ornements, appartenant à une des deux missions détruites, différents objets de piété, entre autres, le rosaire de votre digne fils, que je vous conserve comme une précieuse relique.

Malheureusement, les soldats ont passé avant moi. Les catholiques, par piété sans doute, les autres par curiosité ou pour d'autres motifs, ont tout emporté ce qu'ils ont pu trouver et se procurer au moyen des sauvages. Quand nous fûmes installés dans notre campement, je réunis tous les Chrétiens afin de me procurer tous les détails possibles sur les événements du deux avril. Tous rejetèrent la faute sur Gros Ours et sa bande et dirent que le coup avait été monté sans qu'ils en eussent connaissance. Quelques-uns, cependant, comprenant qu'il se tramait quelque chose d'étrange, avaient, la veille ou l'avant veille, engagé les Pères à s'éloigner ; mais ils s'y étaient refusés. Le jeudi saint, le P. Marchand se trouvait avec son confrère du lac la Grenouille ; les Chrétiens des deux missions étaient à peu près tous réunis dans l'église du P. Fafard. Pendant l'office les jeunes gens de Gros Ours forcèrent à y entrer les différents Blancs de la place, protestants et autres, et ils y entrèrent eux-mêmes, en costume de guerre, c'est à-dire à peu près nus et tatoués d'une manière étrange. Cette circonstance dut troubler les officiants et leur causer de l'inquiétude. A peine l'office terminé, tous reçurent ordre de se rendre au camp de Gros Ours, missionnaires, sauvages, chrétiens, et blancs, quels qu'ils fussent.

Probablement qu'on n'obéit pas sans quelques observations. Les Pères marchaient en tête, récitant des prières. Ils se trouvaient déjà à une certaine distance des maisons, lorsque l'agent du gouvernement auprès des sauvages refusa d'obéir ; aussitôt une balle le fit tomber mort sur place. Le signal était donné. Presque dans le même temps, à côté de cet employé, un canadien ou métis, nommé Gouin, tomba mort. Delaney fut frappé lui aussi à peu près en même temps. Le Père Fafard pouvait, d'où il se trouvait, voir les victimes tomber ; le Père Marchand, au contraire, se trouvant dans un bas fond, pouvait entendre les coups de fusil mais ne devait rien voir. Le Père Fafard courut donc au secours du mourant et s'arrêta près de Delaney qui vivait encore. Pendant qu'il lui donnait l'absolution, une balle vint le frapper au cou, le renversa, mais ne le tua pas immédiatement. Le Père

Marchand se trouvait, comme je l'ai dit, dans un bas fond, à peu près à 300 pas de là. Entendant dire qu'on avait tiré plusieurs blancs et que son confrère venait de tomber, au lieu de fuir il vint pour les secourir. Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il reçut lui-même une balle sur le devant de la tête: sa mort fut instantanée. Il paraîtrait que le pauvre P. Fafard aurait recouvré ses sens et qu'il aurait essayé de se relever ; un sauvage passant près de lui, lui aurait dit : Ne remue pas, mon Père, fais plutôt le mort. Il se serait d'abord rendu à cet avis, mais quelque temps après, n'étant sans doute plus maître de lui, il aurait fait des mouvements qui firent connaître qu'il vivait encore et un misérable sauvage chrétien déchargea sur lui son fusil, à bout portant. Bien que ce sauvage, dans le but de se justifier, assure qu'il n'a achevé le Père que par pitié, sa conduite précédente fait supposer qu'il en a agi dans un tout autre but.

D'abord, c'était un Chrétien fort indifférent et nullement édifiant. Voulant, l'hiver dernier, suivant l'habitude des sauvages infidèles, rejeter sa femme légitime pour en prendre une autre, le Père Fafard, bien entendu, s'y opposa et fit même des démarches pour lui rendre impossible l'exécution de son coupable projet. Je suis porté à croire que la vengeance était, beaucoup plus que la pitié, le mobile de sa coupable action.

Il est aujourd'hui prisonnier à Régina et les débats découvriront probablement bien des détails que je n'ai absolument pu apprendre.

De tous les sauvages réunis au lac d'Oignon, je n'ai pu en trouver un seul qui ait été absolument témoin du massacre. Beaucoup m'ont dit : J'ai entendu tirer des coups de fusil, j'ai vu les établissements en feu, mais je n'ai appris que par rapports qui a tué et qui a incendié ; j'ai vu les Pères morts, mais je ne les ai pas vu tuer. J. Picher, le métis sur lequel je comptais le plus pour avoir des détails, me disait à Battleford, où j'ai pu le voir : Pendant le massacre j'étais gardé dans ma maison avec ma famille; tout en entendant les coups de fusil, je pensais qu'on allait venir me dire de sortir pour me faire, à moi aussi, mon affaire. On me dit qu'il y avait dans le camp une pauvre vieille sauvagesse qui avait lavé les figures de nos chers Martyrs, je la fis approcher de moi et je la fis parler de manière à ce que je pusse l'entendre : Quand j'arrivai près des cadavres, me dit-elle, ils étaient déjà froids, tous les deux avaient la figure et les mains ensanglantées, ils tenaient d'une main leur croix qui était aussi rougie de sang. Le P. Marchand avait la tête percée d'une balle et le Père Fafard, outre la blessure qu'il avait au cœur, avait sans doute une blessure ailleurs, car le sang lui coulait le long du bras. Je fus puiser de l'eau dans le marais et leur lavai la figure, les mains et leurs croix.

La pauvre vieille sanglotait en nous racontant ces détails et les Pères et moi et peut-être quelques sauvages en faisons autant. Pendant que je les considérais ainsi, ajoutait-elle, je pensais aux douleurs que dût avoir la Très Ste-Vierge lorsqu'on lui remit le corps percé et ensanglanté de son Fils.

Il me semble que cette bonne vieille me communiquait cette bonne pensée pour vous surtout, chère Madame Fafard. Vous pouvez comparer vos douleurs à celles de la Très Ste-Vierge et avec d'autant plus de raison que la victime que nous pleurons ensemble, ressemble plus à la grande victime du Calvaire, car lui aussi est mort pour le salut de ses frères, pour le salut de ses bourreaux. Vous eussiez été heureuse, sans doute, de rendre à votre missionnaire ces devoirs que lui a rendus une pauvre sauvagesse ; cette circonstance vous eut rendue encore plus semblable à la Mère de douleurs, mais votre cœur n'y eut pu tenir et le bon Dieu vous a épargnée. Je félicitai cette bonne chrétienne de sa pieuse action et pour lui montrer ma satisfaction, je lui donnai une belle image du Sacré Cœur. 'Mon Père, me dit-elle après, je ne puis plus vivre dans un pays où tant d'atrocités se sont commises. J'ai des parents dans les environs de St. Albert, je m'y rendrai ; mes trois fils travailleront chez les blancs et me feront vivre.

Je n'en finirais pas, si je vous racontais maintenant toutes les choses extraordinaires que les sauvages croient avoir vues. Ceux de la mission de St. Charles, du lac En Long, prétendent avoir vu le jeudi Saint au matin différentes croix rouges au ciel. Ayant entendu parler du projet des gens de Gros-Ours, 25 hommes armés, sous la direction du gendre du chef, se rendirent au lac la Grenouille pour défendre les gens de cette mission. Mais tout était fini lorsqu'ils arrivèrent et ils crurent trouver la raison de l'apparition d'une croix dans le massacre. Ils furent contraints de se joindre à la bande de Gros-Ours. Le vendredi saint, ils disent avoir vu deux hommes vêtus de blanc s'élever au dessus de l'église brûlée et encore fumante ; ils assurent même avoir parfaitement distingué un autel dans le nuage et même le missel disposé comme pour dire la Ste Messe et un prêtre assis à côté qui semblait se préparer à commencer. Le jour de Pâques, ils assurent encore qu'étant réunis en grand nombre sur un coteau en face de la mission détruite ils aperçurent un nuage extraordinaire et crurent y distinguer deux prêtres s'élevant dans les airs. Ce nuage aurait tout à coup pris la forme d'une église et, avant d'y entrer, l'un de ces personnages, qui avait une croix à la main, aurait fait un geste de la main, assez semblable à celui que fait le prêtre en bénissant. Enfin, on dit que les criminels qui ont mis le feu, ont donné pour raison l'épouvante qu'ils

auraient eue d'un certain tableau du Sacré-Cœur qui leur aurait paru animé et les menaçant des yeux. En outre on dit avoir vu le diable s'attaquer à l'Enfant-Jésus et pour se défaire de ces visions effrayantes, ils auraient mis le feu à l'église. Je suis convaincu que l'imagination est pour beaucoup, sinon pour tout, dans toutes ces visions et apparitions, bien que ces croix que les gens du lac En Long disent avoir vues, ne pourraient guère, il me semble, être attribuées à la même cause, puisque les sauvages de là ignoraient, assurent-ils, ce qui s'était passé. Tout cela prouve au moins la haute estime et l'espèce de vénération que les chrétiens avaient pour leurs missionnaires, et les remords qu'éprouvaient les misérables qui les avaient mis à mort.

Le 6 août, après la sainte messe, nous laissâmes le Rév. P. Rémas avec les Cris et le R. P. Legoff et moi nous nous rendîmes au lac la Grenouille. Notre première visite fut, bien entendu, au cimetière ; tous les deux nous priâmes et pleurâmes sur les tombes de nos frères. Le vieux père du misérable sauvage qui a donné le coup de mort au cher Père Fafard, était venu du lac d'Oignon en même temps que nous. Bien qu'il n'eût point été témoin du massacre, il savait où les victimes étaient tombées, les ayant vues plusieurs fois. Il nous conduisit d'abord à la place où le P. Fafard avait été frappé à côté de Delaney ; il se coucha lui-même dans la position du cadavre de notre frère et s'unit à nous pour prier.

Quelques centaines de pas plus loin, il nous montra où était tombé le cher P. Marchand et se coucha aussi à la place où était son corps.

Ces deux places, comme tout le terrain, du reste, étaient recouvertes de grandes herbes en fleurs, mais la place même où nos pauvres frères avaient versé leur sang était absolument nue, on n'y découvrait pas le plus petit brin d'herbe.

Après avoir fait là différentes prières et marqué les places où ces dignes missionnaires étaient tombés, nous retournâmes au cimetière. Deux ou trois familles qui avaient eu connaissance de notre arrivée nous y attendaient et deux Montagnais, se trouvant là de passage, se joignirent à nous. Ayant revêtu les ornements pontificaux, nous chantâmes un *libera* sur les tombes ; puis, afin que les fidèles pussent s'unir à nous, nous récitâmes ensemble le chapelet. Pendant le chant du *libera*, me tenant sur mes gardes, je pus chanter tout le temps ; il n'en fut pas ainsi au chapelet ; l'émotion me gagna tellement que je dus le faire réciter par mon compagnon.

Quand nos prières furent terminées, j'engageai les assistants à revenir le lendemain pour les messes et nous allâmes ensuite visiter les ruines que nous n'avions pas encore vues. Quelle désolation ! Cet établissement si propre, si achevé, si complet en tout, grâce en partie à votre charité, cher Monsieur

Fafard, et à l'énergie et à l'activité de votre digne fils, il n'en reste absolument plus rien que des cendres et du fer brûlé. Il n'y a pas jusqu'à la cloche qui, suspendue à un clocher noir attenant à l'église et que, pour cette raison, le feu avait laissée intacte, ne soit disparue. Elle y était encore le 8 de juin, mais des soldats l'ont descendue et nous avons eu beau chercher, nous n'avons pu la trouver. Pour ce qui est du mobilier, des voitures, de la bibliothèque, de la sacristie, que le cher Père avait pu mettre sur un bon pied, grâce à votre généreuse charité et à celle de ses amis, tout absolument a disparu.

J'espère que le gouvernement me tiendra compte d'une partie de ses pertes, je le lui demanderai du moins; mais supposons qu'il me paye absolument l'équivalent de nos pertes, ce qu'il ne fera pas, il y a quelque chose qu'il ne me rendra pas, ce sont mes zélés et dévoués missionnaires. Joignez-vous à moi, chers parents et amis de nos Martyrs, pour demander au bon Dieu d'autres missionnaires, aussi dignes que possible de leurs prédécesseurs. Nos pauvres chrétiens devenus orphelins me demandent de ne pas les abandonner. Beaucoup de ceux qui, jusqu'à présent, ont résisté à la grâce, semblent décidés aujourd'hui à embrasser la foi. Est-ce qu'autrefois le sang des martyrs n'était pas une semence de chrétiens? J'espère qu'il en sera ainsi si nous obtenons par nos prières des ouvriers comme il nous en faut et les moyens pécuniaires pour les entretenir, relever les établissements de leurs ruines et en fonder même de nouveaux.

Je reviens à nos chers défunts. Des chrétiens n'ayant ni le temps, ni la liberté de les ensevelir, les portèrent avec respect dans le caveau de l'église, avec les corps de deux autres victimes. Mais les malfaiteurs ayant mis le feu à l'église, les cadavres furent passablement endommagés.

Il n'est pas vrai, suivant que certaines personnes l'ont rapporté, que leurs corps aient été mutilés. Les sauvages se sont permis ces traitements à l'égard des soldats, peut être aussi à l'égard de quelques employés du gouvernement, mais ils ont respecté les corps des prêtres.

En ce moment, je reçois le journal du cher P. Legoff. Il y a longtemps qu'il me l'avait adressé, mais, à cause de mes voyages continuels, il n'a pu me rencontrer que maintenant. Je vais copier mot à mot les renseignements qu'il me donne, concernant les faits du Lac la Grenouille.

Ce pauvre Père a été plus d'un mois, lui et ses chrétiens, prisonnier de Gros-Ours. Il parle d'une danse superstitieuse dont il a eu la douleur d'être témoin. C'est lui maintenant qui va parler :

“ Mais, Monseigneur, ce qui ajoutait encore à l'horreur de cette danse et achevait de lui donner un caractère vraiment

satanique, c'étaient les profanations que ces barbares y mettaient. Le croirez-vous, ils ont dansé avec les soutanes de nos deux prêtres et les ornements de nos églises. Vous représentez-vous bien le bel effet que devaient faire une quinzaine de démons de cette sorte, la tête ornée de plumes et de pendeloques, le visage affreusement barbouillé, celui-ci affublé d'une soutane, celui-là le dos couvert d'une chasuble en drap d'argent, un autre d'une chasuble en drap d'or, tel autre d'une chasuble en drap noir, tel autre d'une chape, etc. Enfin toutes les soutanes de nos Pères et tous les ornements de leurs églises y ont passé, sauf quelques voiles et manipules que des Métis du lac la Grenouille ont pu arracher à des sauvages moins pervers en les payant. Je leur aurais pardonné de bon cœur s'ils m'avaient fait partager le sort des bons Pères Fafard et Marchand. Je ne pouvais faire un pas hors de ma loge sans voir flotter au bras ou au cou de quelqu'un tantôt une étole tantôt une autre partie de nos ornements sacrés. Pendant le long mois que j'ai passé dans cet enfer, j'ai dû, presque chaque jour, subir, sans mot dire, le dégoût de voir passer et repasser devant moi un jeune homme vêtu d'une aube, autrefois magnifique, maintenant souillé et coupée à la taille du sire qui la portait. Un autre sauvage avait cru bien de se tailler un capot dans une chape du P. Fafard, un autre s'était taillé un tapis de selle dans une des plus belles chasubles. Et ce crève-cœur, je l'ai eu tous les jours de ma captivité, bien que pourtant il ait été tempéré par quelques adoucissements.

“ Il me fût d'abord bien doux d'apprendre que le sort de mes deux confrères, tombés sous les balles des assassins, avait touché le cœur de quelques personnes compatissantes qui n'avaient pas craint de rendre à leurs corps, et cela au péril de leur vie, le devoir que leur état réclamait.

“ Une vieille femme, nommée *Malchékekway*, racontait en pleurant à nos Montagnais ce qu'elle avait fait. Vu le péril auquel elle s'était exposée, alors que toute marque d'intérêt donné à nos deux martyrs ne pouvait qu'exaspérer les Cris, ce qu'elle avait fait, me parut grand à moi.

“ Qu'avait-elle donc fait? Eh bien, elle avait lavé le visage des Pères Fafard et Marchand, lorsqu'ils étaient encore étendus au lieu où ils étaient tombés. Elle le fit dans un état de saisissement assez facile à comprendre, allant et venant de l'un à l'autre, s'y prenant et s'y reprenant encore, avec tout le respect et la tendresse d'une mère et, avec cela, cherchant dans son cœur une prière pour eux et ne pouvant que pleurer.

“ Ce premier devoir rempli, il s'agissait de transporter les corps en tel lieu où l'on put les ensevelir convenablement. Deux métis, sans calculer les dangers auxquels ils s'expo-

saient, mais n'écoulant que leur respect et leur dévouement, voulurent s'acquitter de ce dernier devoir, et tenant à faire les choses convenablement, ils revêtirent les deux corps d'ornements sacrés et les déposèrent ainsi dans le caveau de l'église, sans les couvrir de terre. Voilà ce que firent de grands cœurs. Vous savez le reste."

Ma citation est longue, mais je crois que, pour votre intérêt, elle ne l'est pas trop. Si j'en avais eu connaissance plutôt, j'aurais pu abrégé mon rapport à moi et c'en eut été mieux. Maintenant finissons.

Le feu, bien entendu, endommagea les cadavres, et l'église disparaissant, ils demeurèrent découverts.

S'il faut en croire un journal anglais de Winnipeg, je ne vois plus lesquels des soldats leur auraient donné une première sépulture, et cela avec tout le respect et la piété possibles. Quelques jours après, le Révd. P. Prévost, aumônier du 65e, qui avait tant à cœur d'honorer ses frères martyrs, put satisfaire sa piété paternelle en transportant les corps dans le cimetière de la mission, et cela, avec toutes les cérémonies de l'Eglise.

Le jour même que les soldats faisaient la première sépulture, le P. Prévost se trouvait à cinq ou six milles de là, avec les officiers et soldats du 65ème.

Ils eurent l'excellente idée d'élever une belle grande croix à la mémoire de nos martyrs, et l'aumônier la bénit. J'ai salué de loin ce monument de la piété des braves soldats canadiens, et ceux qui voyageront sur la Saskatchewan le feront comme moi.

Le 7 août, le R. P. Legoff et moi offrimes le saint Sacrifice sur la tombe de nos chers martyrs, assistés des quelques chrétiens qui s'étaient unis à nous la veille. puis nous allâmes passer quelques jours avec nos bons Montagnais.

Le mardi, 11 août, je repassais encore et j'enfonçai autant que possible une planche à la place même où mes chers missionnaires sont tombés, afin de ne pas l'oublier. Le 12 au soir je renouvelais mon pèlerinage avec le bon Père Rémas qui, après avoir terminé sa mission auprès des Cris, voulut se donner la consolation de prier et de pleurer sur la tombe de ses frères et à la place où ils étaient tombés. Cette fois nous étions absolument seuls. Je vis cependant avec plaisir que ces tombes avaient été visitées après moi, car on avait déposé une fleur aux pieds des croix.

Maintenant l'établissement du lac la Grenouille est absolument détruit et je doute qu'il se relève de sitôt. Les sauvages honteux et effrayés s'en tiennent éloignés. Ceux qui y habitaient vont probablement se joindre à ceux des autres réserves.

Si les circonstances me permettent de relever la missie du lac la Grenouille, je ferai transporter dans l'église les corps de nos chers frères; si je ne puis la relever, je les ferai transporter dans l'église de la mission la moins éloignée. Je ferai en sorte qu'on plante, plus tard, au moins une croix à chacune des places où nos chers Pères sont tombés.

Cher Monsieur et chère Madame Fafard, je suis presque honteux de ma longue lettre et de tous ces détails si intime qui n'ont pu que vous faire répandre des larmes. Je ne regrette pourtant point de l'avoir fait, car, j'en suis sûr, ces détails, si tristes qu'ils soient, vous êtes heureux de les connaître. J'ai si peu de regret de vous les avoir écrits que je vais immédiatement les copier presque mot à mot pour les envoyer à la famille du regretté P. Marchand. Lui et le cher P. Fafard s'aimaient comme deux frères; ils se voyaient souvent, ainsi que leurs autres frères des missions environnantes. Ils se soutenaient mutuellement dans leurs nombreuses difficultés. Tous les deux ont été, en même temps, victimes de leur dévouement, martyrs de la charité. Tous deux expirant l'un à côté de l'autre, la mort même n'a pu les séparer.

Je regrette que la distance qui sépare les deux familles qui les pleurent ne leur permette pas de se voir, de se communiquer leurs peines et de se consoler mutuellement.

La congrégation des Oblats et le diocèse de St-Albert sont comme deux autres familles qui se sentent frappées avec vous, qui mêlent leurs regrets et leurs larmes aux vôtres. Si les peines nous sont communes, nous partageons aussi la gloire et l'honneur de vos chers martyrs, ne l'oublions pas. Si les familles Fafard et Marchand ne peuvent se voir et communiquer entre elles, je m'efforcerai de leur servir d'intermédiaire. Bientôt, je l'espère, j'aurai la consolation de vous voir et, tôt ou tard, si Dieu me prête vie, je verrai aussi la famille Marchand.

En attendant, au nom de nos chers enfants, de nos chers martyrs, je vous bénis en commun et vous prie de me croire votre tout dévoué et respectueux.

† VITAL J. Ev. de St-Albert, O. M. I.